

Star Wax n°46
vous est offert
par Compos-it
Printemps 2018



Soom T

starwaxmag.com

VL12

PRIME

PROFESSIONAL DJ TURNTABLE



A la pointe de la technologie, la VL12 Prime répond au besoin d'une platine professionnelle qui associe performance sonore, fabrication robuste, isolation sans compromis et finitions luxueuses. La VL12 Prime a tout pour devenir la platine vinyle de référence des DJs professionnels.

DENON DJ

Retrouvez DENON DJ sur LaBoiteNoireDuMusicien.com
Marque distribuée par ALGAM

Il y a vingt ans, je sortais ma première mixtape. Et neuf ans plus tard, je lançais « Concrete Or Abstract », mon deuxième album entièrement réalisé avec des platines vinyles. Puis à quelques semaines près, Star Wax naissait. Mais ne vous méprenez pas : le but n'est pas de dire : « c'était mieux avant ». Je souhaite avant tout souligner que durant toutes ces années, l'activiste que vous lisez a analysé bien des évolutions musicales, notamment le turntablism, pratique ultime pour un Dj. Malheureusement ce genre comptabilise très peu de références. La faute à l'individualisme forcené ou à la difficulté de produire de la musique à base de samples. Pourtant le public aime : rappelez-vous le premier album de Birdy Nam Nam. L'enjeu est bien de composer, avec ou sans partitions. Certes le bon artisan se reconnaît à ses outils. En revanche, ami-e-s DJs, ne croyez pas que The Phase, la nouvelle invention française, puisse révolutionner vos compositions. La création, incarnation de l'âme et de l'énergie, ne se fabrique pas avec une imprimante 3D...

L'autre phénomène souvent relayé dans nos colonnes concerne les beatmakers. Adeptes de groove boxes, d'ordinateurs et de synthétiseurs, ces laborantins implantent aujourd'hui leurs machines sur les pupitres des amphithéâtres.

Et il est de plus en plus fréquent de les entendre en duo, comme c'est le cas avec Jukebox Champions. Ou accompagnés de musiciens, comme Jeff Mills avec Emile Parisien... Des figures de la trempe de Carl Craig, Dj Grazzoppla, Wax Tailor ou Dj Radar, avec l'Arizona State University Symphony Orchestra, sont en quête de la pièce musicale finement cousue. Mais jouer avec un orchestre doit-il être le summum de l'œuvre d'un Dj-producteur ? Tous aspirent à une reconnaissance officielle, en sublimant oralité et écrit, productions populaires et musiques savantes. L'évolution est naturelle et la tentation est grande. Pourtant, si la plupart sont devenus des créateurs éclairés, ils ne connaissent pas toujours ladite consécration. À ce titre la création radiophonique « Hip Hop Symphonique », relayée par Radio France, pêche par manque de tablist, de producteur... Pourtant je ne fait pas la sourde oreille : le rappeur est ici la vedette. Il confirme, lui, une reconnaissance incontestable.

Sinon notez le prochain concours de remix organisé par Star Wax. Il se déroulera au mois d'avril 2018, et il aura pour thème « Warriors ». Un titre extrait du nouvel album de Soom T, en couverture de ce numéro printanier.

SOMMAIRE #STAR WAX N°46

- 03 - Édito | 05 - Ours
- 07 - Lifestyle : Star Wax X Elfie X Tignous
- 16 - Comer | 22 - Mahdyar Aghajani
- 24 - Farshad Emam | 28 - Sorg | 32 - Umwelt
- 36 - Rémi Foutel & Julien Vuillet
- 42 - Rare Wax par Dj Goodka
- 44 - Focus label : Trojan | 46 - Chroniques
- 48 - Menu Best Of



Follow us : starwaxmag.com



Abdul & The Gang
CHIBANI

NOUVEL ALBUM
CHIBANI
DISPONIBLE
LE 6 AVRIL EN CD-DIGITAL
LE 27 AVRIL EN VINYLI

EN CONCERT
FGO-BARBARA - PARIS 18e
LE 10 AVRIL
BEFORE DJ NESS

Jazz & rythmes de la
péninsule arabe
www.tarekyamani.com
Le 19 mars @ New Morning

Peninsular
Tarek Yamani
طارق يمني

Tarek Yamani "Peninsular" nouvel album disponible en CD ou digital sur iTunes, Amazon, Deezer, Spotify, Googleplay ou tarekyamani.bandcamp.com

Crédits sneakers... page 15

- Fondateur & rédacteur en chef : Juan Marcos Aubert - Direction artistique & graphiste : Julien Douek & Snik88 - Rédaction : Vincent Caffiaux, Sabrina Bouzidi, Dj Coshmar, Dj Barney, Dj Ness - Photographes : Morgane Demaistre, Hiram Sab, Christophe Urbain, Johann Poucelot, Objectif de Clem, The Real Kinder - Ont participé : Colette Aubert, Dj Seep, E-Kyoz, Frankie Numi, Christophe Hager, Nicolas Ossywa, Dj Da Oof - Marketing : supacosh@starwaxmag.com - Couverture : Soom T par William Denayre - N°ISSN : 1967-2160 - Tirage : 25 000 exemplaires - Imprimé en Espagne : trimestriel national gratuit - Liste détaillée des 675 points de diffusion disponible via www.starwaxmag.com - Rédaction : 120, rue Édouard Vaillant - 93100 Montreuil - Star Wax est édité par Compos-it 2000 - 2018 © - Contact : info@starwaxmag.com -

In SPACE FADERS

BY StarsMusic.fr

24
MARS

LE SALON DE LA PRODUCTION ÉLECTRONIQUE
LA MACHINE DU MOULIN ROUGE

SAMEDI 24 MARS | 12H - 19H | ENTRÉE GRATUITE

ARTISTES EN SHOWCASE

SPECIAL GUEST
SÔNGE | TRUNKLINE | BANDITOS

TESTS SYNTHÉS ET MACHINES

ABLETON, AKAI, ARTURIA, AVALON, BEHRINGER, BLINKSONIC, DAVE SMITH, DOEPPER, DREADBOX, DJ TECHTOOLS, EOWAVE, EXPRESSIVE E, FOCUSRITE, IMAGE-LINE, INTEL, KORG, MONKEY BANANA, MOOG, MUTABLE INSTRUMENTS, NATIVE INSTRUMENTS, NORD, NOVATION, NOZOÏD, OTO, PATCHBLOCKS, PIONEER DJ, PROPELLERHEAD, ROLAND, ROLI, SOFTUBE, SONICSMITH, TEENAGE ENGINEERING, TWISTED ELECTRONICS, WALDORF, YAMAHA.

StarsMusic.fr



X ELFIE
DEMAEGHT

centre
TIGNOUS
d'art contemporain

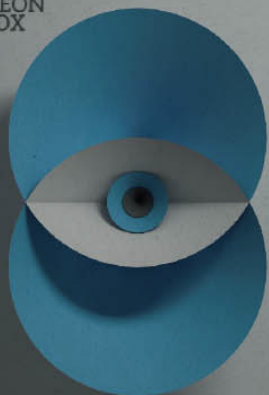
Robe Nathalie et New Balance 247 Rev Lite.
Devant l'oeuvre de Maryline Pomian -
Sculpteur sur papier.

SORG & NAPOLEON MADDUX

NOUVEL ALBUM « CHECKIN US »

FEATURING:
MARC NAMMOUR
BOOGIE BANG
JOSÉ SHUNGU

SORG &
NAPOLEON
MADDUX



CHECKIN US

CD / LP / DIGITAL

EN TOURNÉE:

09.03 NANTES - Stereolux
16.03 MACON - La Cave à Musique
18.03 STRASBOURG - FatBlack Pussycat
21.03 PARIS - Le Hasard Ludique
29.03 BESANÇON - PDZ
06.04 MAUBEC - Gare de Coustellet
07.04 DIJON - Péniche Cancale
27.04 AGEN - Le Florida

« Les nouveaux empereurs du hip-hop
comme on l'aime, racé, actuel
et instantanément classique. »



« Une des plus belles promesses
de la scène hip-hop hexagonale. »



à l'Ex star wax

Distribué par
l'autre
distribution



X ELFIE
DEMAEGHT

X centre
TIGNOUS
d'art contemporain

Pantalon Noé et sneakers Globe Dart Lyt XC.
Devant l'oeuvre de Gareth Mason -
Céramiste.

AU RENDEZ-VOUS DES RIDERS

BMX PRO SHOP - BIKES STORE - ATELIER - EXPO - BAR - CULTURE - LOUNGE - TATTOO

47 RUE AMELOT 75011 PARIS

THE REAL RIDE IN TOWN !



Photos Fred Maitret

PARIS BMX CONCEPT STORE

BMX PRO SHOP STREET/PARK/DIRT/FLATLAND/OLDCCHOOL

KID BIKES DRAISIENNE/MINI BMX/12-14-16-18"

URBAN BIKES CITY BIKES/FIXED GEAR/BIG BMX/CRUISER

ATELIER REPARATION TOUS VELOS/CUSTOMISATION

STUDIO TATOUAGE/CAFE BAR/EVENT/CULTURE/EXPO PHOTO/BMX MUSEUM



www.parisbmx.com



X ELFIE
DEMAEGHT



Lunettes rayonspecial.com et jupe Impérial.
Devant l'oeuvre de Palo Macho -
Artiste verrier.





X

ELFIE
DEMAEGHT

X

centre
TIGNOUS
d'art contemporain

Veste réversible Serge et Lacoste women straights leather trainers.
Devant l'oeuvre de Palo Macho - Artiste verrier.





X **ELFIE
DEMAEGHT**

X ^{centre}
TIGNOUS
d'art contemporain

Photos : Morgane De Maistre

Réalisation : Star Wax X Elfie Demaeght

Mannequins : Parisiennement.votre et
Melyssamettissemodeuse Instagram

Réalisé dans le cadre de l'exposition
Version Originale. Du 17 janvier au
8 avril 2018 au centre Tignous d'art
contemporain : 116, rue de Paris
93100 Montreuil-sous-Bois.

www.morganedemaistre.com
www.rayonspecial.com

Page 05

New Balance 247 Rev Lite, Lacoste women Straightset Leather Trainers,
Globe Dart Lyt XC, Under Armor Hovr Sonic white. Timmion Records,
Cellules Ortofon Om Pro box, casque, centreur et valisette de Coshmar.

Ci-contre

Melyssamettissemodeuse : chemise Yvan (65 euros).

Parisiennement.votre : robe Nathalie (95 euros).

Devant l'œuvre d'Ysabel de Maisonneuve - Artiste textile.

Elfie Demaeght designed in Paris - Made in Cameroon
www.elfiedemaeght.com

COMIER OBK



TAGS, GRAFFITIS, EMBROUILLES, DÉPOUILLES, BAGARRES, FRAUDES, CAVALCADES, LARCINS, NUITS BLANCHES ET GARDES À VUE ONT ÉTÉ LE LOT QUASI QUOTIDIEN DE COMER. AUJOURD'HUI APAISÉ OU PRESQUE, CE B-BOY ACCOMPLI RACONTE SA PROPRE HISTOIRE : « MARQUÉ À VIE ! 30 ANS DE GRAFFITI « VANDAL », PUBLIÉ AUX ÉDITIONS DA REAL, CET OUVRAGE DÉCRIT SES PÉRIPIÉTIES, SES RELATIONS FAMILIALES... CES 350 PAGES SONT SURTOUT LE TÉMOIN D'UNE ÉPOQUE ET D'UNE HISTOIRE ENCORE RAREMENT COUCHÉES SUR PAPIER, TOUT AU MOINS DE LA SORTE. ENTRETIEN AVEC UN ACTIVISTE ÉGALEMENT PASSIONNÉ DE SNEAKERS.

Tu es tombé dans la culture hip-hop au milieu des années 80...

Oui effectivement... Plus exactement en 1987. Je fais partie de ce qu'on appelle la deuxième génération.

Votre collectif de graffeurs s'appelle OBK. Y a-t-il encore des membres qui taguent ou qui font du beatmaking, du djing ?

La plupart d'entre eux ont arrêté le graffiti. Seul Lacriz et moi persévérons dans le « writing » aujourd'hui. Cela n'empêche rien au fait qu'on s'capte toujours, car avant d'être un groupe on est une grande famille. D'où l'autre nom interne : Family Classée X. La FCX regroupait toutes les disciplines du hip-hop dans un même groupe. Les OBK représentaient la partie graffiti. Les classés, les rappeurs du groupe, étaient composés de Greg Mackingson, Ruddy Lapoz et Ajem. Step était tagueur. Neeko et Ajem étaient les beatmakers. Et Shaze ou Zitoun (Aweso) étaient les Djs. Les classés ont fait plusieurs mixtapes, quelques compilations pour lesquelles j'ai fait les pochettes. Puis ils ont fait des trucs en solo. Ajem a sorti un album. Ruddy Lapoz aussi. J'ai fait sa pochette. Tandis que Greg Mackingson s'est plutôt tourné vers la vidéo, lorsque Ruddy s'est mis à bosser pour Mic-Pro, en tant que rappeur.

As-tu essayé le Djing, le scratch ?

Oui comme tout le monde... Du moins, comme tous les gens de ma génération. Quand tu rentrais dans cette culture, tu devais t'essayer à toutes les disciplines... J'ai essayé de scratcher vite fait avec ma platine de merde, mais je semblais être plus doué pour la danse et pour le graffiti...

Comment ta passion pour les sneakers est née ?

Elle est née dès mes débuts dans le hip-hop. À l'époque on appelait ça tout simplement « les sketba », et il était impératif pour tout bon B-boy d'avoir la paire qui faisait mal à la tête. Rare et exclusif étaient les mots d'ordre. Au fur et à mesure que le temps est passé, mes finances m'ont permis d'en accumuler. Puis c'est devenu un vrai bordel chez moi, niveau place (rires).

Où te fournissais-tu durant les années 90 ?

À la fin des années 80, c'était plutôt à la « ticbou » Ticaret que je me fournissais. Je n'avais pas les moyens de prendre des paires de Troop, alors je prenais des marques comme Spot-Bilt, Prospect... Puis après Champion, ce fut l'époque des Fila et des Ewing en daim. Y avait aussi un genre de fourre-tout collé au terrain de Stalingrad, qui vendait quelques paires de pompes, dont les Adidas Rifle en camouflage. À partir du début des années 90, on a commencé à se fournir, cette fois gratuitement, chez Go Sport qui avait des bonnes paires comme les Nike Air Stab, les Air Max 180 et les Barkley... J'ai acheté ma première Windrunner Escape chez Double Source pour 499 francs. À l'époque, c'était chaud... Puis y a eu Run Up, chez qui j'ai bossé. Il avait pas mal de limited éditions, et ensuite Foot Locker. Avant que ce dernier ne s'installe en France, on effectuait des missions à Amsterdam pour pécho nos paires, dans les enseignes Foot Locker locales. Des vrais ouf !

Ticaret, Double Source puis Foot Locker étaient les seules options à Paris ?

Non pas vraiment. Foot Locker s'est installé en France fin 93, début 94. Le premier magasin était à Denfert-Rochereau. Avant y a eu plein d'autres shops qui vendaient des exclusivités comme Surf Factory, Cristal Palace, Ekivok... Et dans un délire de magasin il y avait Run Up, appartenant au groupe André.

“L'adrénaline et l'ambiance émanant des sous-sols. C'est ce qui donne envie d'y retourner, encore et encore...”

Tu as été employé chez Foot Locker. C'est une partie importante de ta vie. Tu as même été au comité d'entreprise de l'enseigne...

J'ai démarré dans l'entreprise en 96, en tant que 351ème employé. À cette époque il y avait très peu de Foot Locker en France, seulement quatre ou cinq boutiques. Ils arrivaient en mode « cainri », avec un management « cainri ». Ils n'étaient pas du tout aux normes, question loi. On mangeait en trente minutes et nous faisions des heures de malades... Mais nous on s'en battait un peu, on kiffait ce taf de ouf. Nous étions une équipe de choc et travaillions dans le magasin le plus réputé du moment, rue de Rivoli. Celui des Halles était loin d'être ouvert. Puis quasi deux piges après mon intégration, suite à des soupçons de vol, la grande direction est venue annoncer à l'équipe tout entière que j'arrêtais en fin de semaine... L'un de nous s'est renseigné sur la procédure et nous avons appris nos droits ! De là nous avons créé des postes de délégués du personnel, le comité d'entreprise, le CHSCT et nous avons non seulement fait respecter nos droits, mais aussi ceux des autres salariés. On a mis en place les pauses-déjeuner d'une heure, les tickets restaurant, les pointeuses, la participation au bénéfice... Nous étions devenus les gens à abattre, mais nous étions protégés. Au fur et à mesure ils ont réussi à faire craquer la plupart des créateurs. Mais je suis resté et je fus donc connu comme le loup blanc. Je les rendais ouf. J'étais sur tous les fronts, jusqu'à faire la première grève Foot Locker...

Au début des années 2000 tu as suggéré à la direction d'une boutique en perte de vitesse de développer des séries limitées. C'était précurseur...

Effectivement. Ça correspond plus ou moins à l'arrivée des magasins spécialisés dans les sneakers hype, comme Opium. J'avais suggéré de faire du magasin de Denfert-Rochereau, le premier Foot Locker en France, un magasin dédié aux limited éditions ou aux produits rares. Cette proposition n'a jamais aboutie, la faute à un conflit d'intérêts entre le grand patron Europe et moi. En revanche, lorsque j'ai quitté l'entreprise en 2006, ils ont créé une enseigne au sein du shop des Halles. Une section House Of Hoops, dédiée uniquement au basket-ball, avec des produits assez hype.

Les sneakers c'est juste une passion ou aussi un business ?

Le côté business des sneakers, je ne l'ai vécu qu'au travers de mes tafs. C'était une passion, le hip-hop m'incitait à me tourner vers ces produits. Seulement j'ai toujours mis toutes les paires, que j'achetais ou pas. Je n'ai jamais été dans l'optique de les mettre sur des étagères. J'ai un peu lâché l'addiction il y a deux piges, lorsqu'une inondation a niqué plus de 120 paires de ma collection...

Elles étaient pour la plupart tellement vieilles que l'eau les a complètement explosées... Je les ai toutes fait sécher avant de les mettre dans des sacs-poubelles. Mais je n'ai jamais pu les jeter, c'est trop sentimental. Je ne sais pas ce que je vais en faire, mais je crois que je garde espoir de les faire renaître, tel le phénix.

Mais ta passion première reste le graffiti...

Oui. Le graffiti prend une grande place dans ma vie. D'ailleurs aujourd'hui, j'essaye d'en vivre, tel un métier (rires).

Les « roulants » c'est aussi ta spécialité. Comment fais-tu pour trouver les dépôts ?

Le « roulant » effectivement occupe une place particulière dans le graffiti de manière générale, surtout les wagons de métro. À mon époque, on trouvait les dépôts grâce aux bruits de couloir. Le bouche-à-oreille était le meilleur des informateurs. Mais aussi en regardant par la fenêtre des wagons en circulation. Ensuite on se transformait en véritables soldats pour trouver les meilleures entrées, les plus gros dépôts... Aujourd'hui c'est différent, t'as tout sur le Net (rires).

Suite au procès de Versailles, tu as été interdit de prendre les transports en commun en France. Je me demandais si l'État t'avait généreusement fourni un véhicule (rires) ? Et si tu utilisais encore les transports en commun ?

L'État offrir quelque chose ? C'est un pléonasme (rires). Non, aucune solution n'est apparue. Donc personnellement j'ai continué de prendre les transports en commun... De toute façon, les autorités ne pouvaient pas vérifier, étant donné que la seule manière pour eux de le savoir aurait été de nous attraper en flagrant délit. Je crois bien que ce sont les seules années où j'ai été en règle (rires).

Qu'est-ce qui t'a marqué le plus : la trahison de ton pote ? Attendre une dizaine d'années le jugement du procès de Versailles ?

Sans conteste la trahison de mon pote.

Aujourd'hui tu graffes sur d'autres supports. Trouves-tu satisfaction ?

Dans un sens je me satisfais car je fais de ma vie, de mon taf ce que j'aime. Après il est clair que peindre des toiles ou peindre pour des commandes n'apportent pas la même poussée d'adrénaline que lorsque tu peins de manière illégale. Il n'y a aucune comparaison !



Creteil, en 1997



Y a-t-il encore des figures de style que tu aimerais réaliser, comme par exemple graffer un avion ou une rame complète ?

Graffer un avion ne m'a jamais branché. En revanche, plutôt que de réaliser des whole cars (graffer un wagon en entier, Ndlr) ou de peindre tout simplement un tromé, ce qui me fait kiffer c'est l'ambiance émanant des sous-sols. C'est ce qui donne envie d'y retourner, encore et encore...

Aujourd'hui il existe même des graffeurs qui habitent en milieu rural ! Connais-tu de nouvelles générations de crews, de graffeurs vandales ?

Oui j'essaie tant que je peux de rester connecté. Faut dire que les réseaux sociaux facilitent cela (sourire).

Sinon tu donnes des cours de graff à des enfants, quel âge ont-ils ?

Oui je donne des cours à des gamins dans le cadre des TAP, les temps d'activités périscolaires. Ils ont entre 9 et 13 ans.

C'est tout de même étrange qu'il existe des cours de graffiti, un art qui initialement s'exprimait illégalement. As-tu une anecdote avec tes élèves ?

Oui étrange, comme tu dis. Mais en réalité pas tant que ça. Les parents de ces mômes ont été élevés avec le graffiti. Il faisait partie de leur quotidien, de leur patrimoine et il fait partie intégrante de celui de leurs enfants. Aujourd'hui le graffiti français rentre dans un cadre artistique et il n'est plus perçu de manière illégale, comme à notre époque. Les mômes d'ailleurs ne comprennent pas quand je leur dis que c'est un acte défini par le dictionnaire comme illégal. Ce sont les enfants qui choisissent de venir à mes cours, ou pas. Je n'impose rien. Ce qui me fait toujours marrer, c'est qu'ils sont impatients d'utiliser les bombes de peinture. Mais avant ça, je me dois lors des premières séances de les éduquer sur l'histoire du graffiti. Comment construire des lettres, etc. Et même s'ils montrent des signes d'impatience, ils restent pour la plupart très attentifs. D'ailleurs, avant chaque début de cours, je leur demande d'où vient le graffiti. Et je rappelle les règles, les codes de construction d'une lettre.

Tu as des enfants. Les éduques-tu également au graff ou les laisses-tu choisir leurs loisirs ?

Je tâche au mieux de leur inculquer avant tout les bonnes valeurs... Celles du respect en premier lieu ! Pour le reste, même si je les traîne souvent à des expositions de graffiti ou de hip-hop, et que je peux les saouler avec mes trucs de zulu, je les laisse choisir. Actuellement mon fils le plus jeune est réceptif au mouvement. Il danse, graffe et écoute du rap. Ma fille a un temps rejeté tout ça, sûrement une overdose de vernissages (rires). Mais elle revient au rap aujourd'hui. Sinon elle dessine vraiment bien, sans que ça soit du graffiti.

Penses-tu que tu seras fier en allant récupérer ton fils mineur en garde à vue ?

Non ! Il n'y a aucune fierté à récupérer son fils en garde à vue. J'espère même qu'il n'en fera jamais.

Tu es également le cofondateur de www.classic4all.tv, un web média dédié au hip-hop. Pourquoi s'est-il arrêté ?

Je n'en suis pas le fondateur mais l'un des acteurs. Lancé en 2009, c'était une émission consacrée entièrement à la culture hip-hop. Moi je m'occupais des archives de manière générale, et surtout de la partie graffiti. C'était révolutionnaire à ce moment-là. Mais on a voulu vendre le projet afin de gagner en diffusion. Et on c'est fait doubler par Canal+ qui a sorti Canal Street.

As-tu un prochain livre en tête ?

Oui je suis actuellement sur plusieurs projets de livres. Et sur d'autres projets que je ne vais pas tarder à dévoiler. Pour l'heure motus et bouche cousue...

Tu écoutes quoi comme musique ?

Les musiques que j'écoute de manière générale ne sont que des vieux sons de rap, de funk... Les conneries qu'on entend aujourd'hui et qui se prétendent rap, pour moi ne sont pas du hip-hop. Il n'y a plus les mêmes messages et sons... Les titres me saoulent vite. Mis à part des gars comme Kery James ou encore Bigflo et Oli dont j'aime les textes, je n'écoute plus de nouveautés.

“ Les mômes ne comprennent pas quand je leur dis que le graffiti est un acte défini par le dictionnaire comme illégal. ”



MAH DYAR



INSTALLÉ À PARIS, LE PRODUCTEUR RAP ET BEATMAKER IRANIEN MAHDYAR S'EST NOTAMMENT DISTINGUÉ AVEC BIRDY NAM NAM OU VIA UNE PERFORMANCE D'HUMBERTO VELEZ, AU CENTRE GEORGES POMPIDOU. IL REVIENT AVEC « SEIZED », UN PREMIER ALBUM PÊTRI DE SONORITÉS RADICALES. ENTRE DEUX PROJETS, CE JEUNE TALENT ÉVOQUE CE DISQUE HYBRIDE, LA SOCIÉTÉ IRANIENNE CONTEMPORAINE OU BIEN ENCORE SA CONTRIBUTION À LA BANDE ORIGINALE DU FILM LES CHATS PERSANS.

Pourquoi ce nom d'album, « Seized » ?

Il faut lire cet intitulé comme quelque chose qu'on saisi, dont on s'empare. Ça peut évoquer l'amour, les réflexions, la culture, la vie, l'intimité, la liberté, les médias, les frontières ou bien encore le monde... ce n'est pas clairement défini. C'est à chacun de s'approprier cette formulation.

Concrètement le titre « Iram Iraq » confère une dimension politique...

En fait l'Iran et l'Irak sont des pays connus pour leurs problèmes politiques, en particulier dans les médias occidentaux qui d'ailleurs ne montrent guère d'autres aspects de cette région. Ce titre m'a été inspiré par la guerre en Iran. Un conflit dévastateur qui a coûté plus d'un million de vies dans les années 80. Cela m'a ouvert les yeux et rappelé que le concept d'ennemi est en réalité une construction sociale. Ici les soldats des deux camps ont été victimes de pouvoirs qui les dépassent.

Votre point de vue sur l'actuelle société iranienne ?

L'Iran est un pays très intéressant. La majorité de la population a moins de trente ans. C'est une pépinière de talents, dans beaucoup de domaines. Malheureusement il y a des problèmes avec le gouvernement, qui complique tout. J'ai vécu la plus grande partie de ma vie là-bas mais, à un moment donné, j'ai dû quitter mon pays. Pourtant l'Iran influence toujours ma vision des choses.

Etes-vous toujours en contact avec la scène rap locale ?

Oui. Il y a un collectif hip-hop nommé Moltafet. Et ses membres font partie des rappeurs les plus connus et respectés de la scène perse. Je pense à des Mc's comme Hichkas, Quf, Fadaei ou Dariush. Je travaille toujours comme producteur pour cette formation.

Quels souvenirs gardez-vous de vos premiers travaux ?

J'ai commencé à composer et à produire de la musique à l'âge de 15 ans dans un pays où non seulement je n'avais ni manager, ni avocat ou label mais où j'avais aussi face à moi un gouvernement qui était opposé à mon travail. Pour les autorités, je produisais de la musique contestataire. C'est illégal en Iran.

Et votre participation à la bande originale du film Les Chats Persans de Bahman Ghobadi ?

Après ces premiers travaux, j'ai réussi à joindre Hichkas, le père du hip-hop iranien. J'ai réalisé son premier album. Il est sorti alors que j'avais 17 ans. Ce disque a rencontré un franc succès. Puis, un an plus tard, j'ai été invité à travailler sur la bande originale du film Les Chats Persans. Tout comme Hichkas. Avant d'aller au Festival de Cannes, pour défendre cette production. C'était inattendu et un peu surréaliste. Cette période était faite de joie et de peur mêlées. Pour être honnête j'ai beaucoup de souvenirs amusants concernant cette expérience, mais je ne pense pas qu'ils soient appropriés pour une interview.

Avec quel matériel travaillez-vous ?

Sur cet album, j'ai joué de divers instruments comme le violon, le piano, la flûte ney, le daf ou le kamanche (respectivement un tambour sur cadre et un instrument à cordes, Ndlr)... Mais j'ai également utilisé des outils numériques ainsi que des logiciels comme Reason, Pro Tools ou Ableton. Cet enregistrement est composé de morceaux que j'ai réalisés au fil des ans. Donc les méthodes de production de chaque piste ont pu différer radicalement l'une de l'autre. Mais à la fin, j'ai tout unifié grâce à Pro Tools. C'est comme ça que j'ai terminé le projet.

Sinon avec quels musiciens occidentaux aimeriez-vous collaborer ?

Il y a beaucoup de musiciens avec lesquels je voudrais travailler. Mon rêve s'accomplirait si je pouvais collaborer avec des créateurs de la trempe de Trent Reznor, Burial, Thom Yorke ou Björk.

Votre point de vue sur le retour du vinyle ?

Qualité sonore mise à part, j'adore le rituel... s'emparer d'une pochette, sortir le disque de l'emballage, le voir tourner et s'imprégner de l'œuvre. Je pense que ce geste apporte beaucoup d'attention et de joie. Mais, en même temps, je comprends que cela puisse sembler onéreux pour certains. Et puis ce n'est pas forcément la meilleure chose pour l'environnement. Donc je ne critiquerai pas le support numérique.



MUSICIEN, ANIMATEUR DU SHOW RADIO STRONG FOUNDATION ET COORDINATEUR DE PROJETS CULTURELS, FARSHAD EST ÉGALEMENT LE COPRODUCTEUR DE « BORN AGAIN », LE NOUVEL ALBUM DE LA SOUNDGYAL DE GLASGOW : SOOM T. IMPLIQUÉ À 100% DANS CETTE SORTIE, IL NOUS ÉVOQUE CE DISQUE À LA CROISÉE DU REGGAE ET DU HIP-HOP, PUIS SON ATTACHEMENT AU MILIEU ASSOCIATIF.

Farshad, c'est un nom de scène ?

Pas vraiment. Je m'appelle Farshad, c'est d'origine iranienne. Shad, la deuxième partie de mon prénom, signifie la joie en persan. Dans le milieu, on m'appelle Farsh mais aussi par mon prénom.

Tu es absent du web. Pourtant ça fait déjà des années que tu es dans la musique...

Mon but est avant tout de travailler sur des projets de qualité. Je préfère mettre mon collectif, mon label et les artistes concernés en avant.

Un dénommé Farshad Emam est évoqué en ligne, dans le cadre du projet CALM (Comme à la maison). C'est toi ?

Oui j'ai hébergé Rudi, un réfugié syrien, qui est devenu un ami depuis. C'était en 2016. Il est resté chez moi presque trois mois. J'ai aidé ce réfugié parce que, moi-même, je suis né en Iran en 1981, durant la guerre contre l'Irak. Et j'ai été obligé de venir en France précipitamment car les bombes tombaient sur Téhéran. J'ai aussi des réfugiés dans ma famille. Je me sens donc concerné par cette cause. Je voulais héberger une ou deux personnes, mais pas un gars de Daesh ou un ressortissant de je ne sais où. J'ai donc cherché et je suis tombé sur le projet CALM, proposé par l'association Singa. J'ai pris contact avec eux. Et, quelques semaines plus tard, Rudi arrivait chez moi pour partager nos recettes de cuisine, nos musiques, nos points de vue ou encore les discussions géopolitiques. Cette démarche est une goutte d'eau quand on voit le nombre de réfugiés aujourd'hui avec une situation qui s'est super dégradée depuis à paname. Mais c'était une expérience de vie super enrichissante que je conseille à tout le monde. Je le referai sans aucun doute.

Tu sembles attaché au lien social entre les individus. Est-ce la raison qui t'a motivé à produire le nouvel album de Soom T ?

Oui, pour moi le lien social, la communication, la vibe ou encore l'énergie sont des éléments indispensables pour travailler avec quelqu'un, tout comme l'unité et l'esprit d'équipe le sont pour travailler en collectif. Je crois en Soom. Sa musique me touche, ses lyrics engagés me parlent et son flow... pfouaaaaa ! Elle boxe avec les mots comme Mohamed Ali sur le ring. C'est un honneur de pouvoir coproduire ce projet avec elle.

Tu organises et intervies pour des ateliers socioculturels. Peux-tu nous en parler ?

Il y en a malheureusement trop peu pour l'instant. Je manque de temps mais j'aime la transmission du savoir. Je trouve ça indispensable en fait. Quand je skatais, j'ai dû mettre trois mois à rentrer mon premier flip. Si un gars qui savait le faire était venu me voir à l'époque, en prenant le temps de m'expliquer, j'aurais réussi à le rentrer en quelques heures. Ce que je veux dire par là, c'est que si on explique aux jeunes comment s'améliorer, s'éveiller, qu'on leur donne les clefs et qu'on leur explique les rouages des métiers, je pense qu'on peut vraiment servir à quelque chose. Avec Strong Foundation, et avec mon associé Edwin Cardot, qui lui est plus encore impliqué dans ce domaine, on veut vraiment développer ces ateliers comme partie intégrante de notre label.

Tu fais des ateliers d'histoire du vinyle...

Avec mon acolyte Dj Bastos, on a lancé il y a sept ou huit ans un atelier pour les 7/15 ans sur l'histoire du vinyle et du mix, avec une première partie théorique où on part des racines, des gramophones et phonographes d'antan, de la lecture analogique, jusque l'actuelle révolution numérique avec le Serato et les mixettes genre Vestax ou Rane. La deuxième partie est consacrée aux conseils d'utilisation du matériel et à la pratique par l'initiation aux différentes techniques de scratch. On fait scratcher notre public sur les voix. Avant d'utiliser des versions a cappella sur des instrumentaux de breakbeat rap, de funk ou de reggae. Ça fonctionne plutôt bien. L'atelier dure entre 3 et 4 heures mais il est modulable au cas par cas, à la journée ou à la semaine. C'est Dj Bastos qui s'occupe de ces ateliers avec son association. On les intégrera à notre label pour les proposer au public et aux institutions dès que possible.

Pour revenir à Soom T, pourquoi l'album s'appelle « Born Again » ?

On peut traduire « Born Again » par renaissance. C'est un éveil spirituel, guidé par sa foi chrétienne. Une nouvelle étape ou un nouveau départ et une direction qu'elle a décidé de prendre en main.

Quels sont les thèmes abordés par Soom T ?

C'est un album très personnel pour Soom. Elle parle de sa foi chrétienne, de ses plus grandes peines comme de ses plus grandes joies. Elle nous donne sa vision du monde, comment apprendre à se comprendre et être conscient de la réalité qui nous entoure. Elle nous rappelle qu'il faut s'éveiller, se réveiller, lutter pour nos droits, ne pas forcément suivre les règles et obligations établies. Notamment vis à vis des gouvernements, en bonne partie corrompus et qui ne veulent malheureusement pas toujours notre bien, mais surtout contrôler notre fric et nos esprits. Elle prône la liberté de penser, la confiance en soi. Puis la réalisation de ses rêves, sans vendre son âme au diable.

L'album est-il hip-hop ou reggae ?

C'est éclectique, ça tend plus vers le hip-hop. Et c'était le but, car Soom T excelle dans le genre. C'est la direction qu'on voulait prendre dès le début. Mais on y retrouve aussi de la soul, du reggae, des chants hindis et perses, une pointe de funk et d'autres épicés...

Concernant les instrumentaux, il y a de nombreux musiciens. Comment c'est passé le processus de production ?

Je me suis entouré de « mes frères de son » principalement. Pour l'histoire, je suis parti à Bristol, en Angleterre, chez Soom T fin 2016, avec des instrumentaux de Raphaël Morel, Itam, Kroze, Joomar, Muzo, Alexandre Bellando, Antoine Villette, Vincent "Tuân" Lépiniaux, d'Edwin Cardot et moi-même. C'était des maquettes mais elles suffisaient pour y poser la voix. On a enregistré une quinzaine de titres en une semaine. De retour en France, on a réalisé qu'il y avait des tueries dans le lot. Puis on a commencé à reprendre titre par titre, en réarrangeant les morceaux de A à Z. Par exemple Dj Bastos et Dj Desordr ont fait des scratches... On a fait des sessions au Wise Studio à Ris-Orangis, avec Sébastien Houot et Fabwize. Et six titres ont été créés lors d'une résidence à la montagne. Pour finir Waks a fait le mix au studio 31dB. Et le mastering a été réalisé chez Basalte studio par Simon Capony.

Les musiciens ont-ils joué avec des partitions ?

Non ! Chaque compositeur de l'album a interprété sa composition sans partitions. Les micros étaient souvent prêts à enregistrer. Dès qu'il y avait des idées intéressantes, on les sauvegardait.

Comment s'annonce la tournée ?

Pour préparer un show digne du nom, une résidence est organisée début mars à Toulouse, par l'équipe de booking Talowa. Les musiciens de Soom T restent les mêmes : Thomas Join-lambert à la batterie, Gregory Emmonet à la guitare, Cyril Colling Mouloud aux claviers et Thierry à la basse. Sans oublier Xavier Waks à la console. D'autres musiciens se rajouteront peut être à la liste.

Même s'il y a de nombreux collaborateurs pour la réalisation de « Born Again », ta touche intervient régulièrement...

Oui c'est une volonté de ma part que de contrôler l'évolution de chaque son, de sa création jusqu'au mastering. Et de pouvoir réajuster si besoin, de prendre le temps pour les bonnes décisions, de modifier ou de reprendre presque à zéro si besoin, que chacun soit content de son taf même si on peut toujours faire mieux. À chaque étape il faut prendre des décisions. Si on est quinze à décider c'est le bordel. Vincent et Edwin m'ont beaucoup aidé à ce niveau. Il est important de prendre en compte les avis et les idées des gens avec qui tu travailles, surtout quand les conseils sont de qualité. Même si j'ai confiance en mes choix et en chaque intervenant, pour être sûr du résultat et ne pas avoir de mauvaises surprises, il n'y a pas cinquante façons de faire : il faut être derrière tout le temps, motiver les troupes, être présent le plus possible, prendre les décisions et trancher quand il le faut.

Tu as récemment cofondé la société Strong Fondation, dans quel but ?

Le but est de créer une structure opérationnelle afin de représenter les artistes et les projets qu'on a envie de soutenir en les aidant dans leur développement, pour que ceux-ci puissent comprendre et contrôler la globalité du suivi de leur projet, de la création à la distribution en passant par la promotion et l'édition. Le tout grâce à des entreprises et des personnes qualifiées qui ont fait leurs preuves comme indépendants dans le milieu. En fait la musique est un milieu fermé, géré par des majors et des médias qui n'ont que peu de connaissances du tissu musical. Ils l'utilisent et en parlent comme d'un produit...

Souhaites-tu rompre avec le milieu associatif ?

Non je resterais toute ma vie lié au monde associatif. C'est pour moi indissociable de la musique et de la promotion de la culture en France.

Que penses-tu du reggae digital, de la place faite aux machines ?

Soom est au top dans ce style : c'est comme ça que je l'ai découverte. J'aime bien, il y a des choses très intéressantes à faire dans ce domaine. Et il y a de plus en plus d'artistes qui envoient du lourd. C'est souvent composé comme dans le rap. Les harmonies sont peu présentes et ça laisse donc de la place aux chanteurs pour pousser leurs voix sur des notes qui sonnent. Sur l'album, on a créé un son avec Vince en mode digital. On a commencé à tafer à midi. Il n'y avait qu'une basse et un clavier. Le reste provenait de machines. En revanche on a finalement rajouté une basse, une guitare, un clavier, une batterie et de la percussion acoustique. Donc on est un peu sorti des limites de ce style. Mais je pense que c'est plus une évolution qu'une sortie de piste, c'est un style qui va évoluer.

Tu as produit des projets non publiés...

On a enregistré quatre titres il y a un moment avec un artiste que j'adore et avec qui j'ai créé un bon lien : Kaabi Kouyaté. C'est un super chanteur que j'ai découvert à un concert de Cheick Tidiane Seck. Il tourne avec lui mais aussi aux côtés de Dee Dee Bridgewater et avec le groupe Assassin. Il a aussi été vu récemment avec Matthieu Chédid et Toumani Diabaté. Les quatre titres sont des instrumentaux réalisés en grande partie par Antoine Villette du studio Red Room Records. Une structure implantée depuis deux ans à Rabat, au Maroc. Les morceaux sont réalisés à base de prises de son de musiciens qui passaient par son studio... Avec Edwin et son groupe, Shaman Culture, on a un projet dit de one riddim. C'est un instrumental reggae créé par le groupe sur lequel on fait intervenir plusieurs artistes de continents et de styles musicaux différents.



On a déjà trois morceaux vraiment aboutis, dont un premier a été mixé récemment pour le pilote du documentaire « Riddim Maker » d'Edwin Cardot et de Thomas Dorléans. D'autres titres sont encore à l'état de maquette. Mais pour le moment on va défendre, avec Soom, notre album « Born Again » le mieux possible. Ça sort le 2 mars en Cd et digital, chez Musicast/Believe. Les vinyles devraient arriver en mai ou juin. On va distribuer nous même l'album et découvrir ce vaste réseau de distribution, chose indispensable pour l'évolution des labels indépendants. C'est un projet réalisé avec tout notre amour et avec nos tripes. On espère que certains titres vous feront décoller car c'est avant tout le but. N'hésitez surtout pas à venir nous rencontrer. Merci à Ness et Marcos et à toute l'équipe Star Wax. Et à tous les gens qui donnent de la force, d'où qu'ils soient.

Résidence musicale à Bernex, en février 2017, avec Alexandre Bellando, Vincent Lépiniaux, Raphaël Morel et Soom T (assise dans la chaise).

BORN AGAIN TOUR 2018

03.03 à Mont-de-Marsan (40) | Café music
09.03 à Castres (81) | Lo Bolegason
17.03 à Guyancourt (78) | La Batterie
29.03 à Alicante (SP) | International
30.03 à Grenoble (38) | La Belle Electrique
31.03 à Lyon (69) | Reperkusound
06.04 à Alès (30) | La Meuh Folle
26.04 à Bourges (18) | Le Printemps de Bourges
18.05 à Magny-le-Hongre (77) | Le File7
25.05 à Thonon-les-Bains (74) | Les Trolls
26.05 à Sannois (95) | L'EMB
08.06 à Aspres-sur-Buech (05) | Namaste
15.06 à Sannerville (14) | Rast'Art
29.06 à Audincourt (25) | Rencontres & Racines
30.06 à Cherbourg (50) | Les Arts Zimutés
03.07 à Miribel (01) | Swing Sous les Etoiles



JEUNE BEATMAKER BISONTIN, SORG MÉLANGE AVEC HABILITÉ LES SONORITÉS DIGITALES ET ORGANIQUES. SA RENCONTRE EN 2013 AVEC NAPOLEON MADDOX DU GROUPE AMÉRICAIN ISWHAT?! EST DÉTERMINANTE. VINGT ANNÉES LES SÉPARENT. EN REVANCHE L'ALCHIMIE OPÈRE : ILS TOURNENT RAPIDEMENT ET PRODUISENT DEUX EPS. REJOINT PAR UN VJ, ILS ENCHAÎNENT AVEC UN SPECTACLE, DÉFENDU À HUIT SUR SCÈNE. ALORS QUE SORT « CHECKIN US », UN LP DE ONZE TITRES, NOUS AVONS RENCONTRÉ SORG. IL ÉVOQUE ICI LE PROCESSUS DE CRÉATION OU LES RIMES ENGAGÉES DE NAPOLEON MADDOX.

Ton nom est-il inspiré du groupe de rock métal nordique ?

Pas du tout. J'ai découvert l'existence de ce groupe plus tard.

Avant de produire des instrumentaux, tu jouais du blues et du rock. Es-tu encore attaché à ce milieu ?

J'écoute encore beaucoup de rock et de blues aujourd'hui. À vrai dire je ne peux pas m'en passer ! J'ai baigné dedans durant mon enfance, donc je suis encore attaché à ces registres. Je n'ai plus assez de temps pour en jouer, malheureusement.

Comment est intervenu le déclic avec le hip-hop ?

Un jour mon grand frère m'a installé Ableton Live, la version 4, sur mon vieux PC. J'avais 16 ans, je n'y comprenais rien. Mais il m'avait dit qu'un jour ça me plairait. Et puis, à cette époque, j'ai commencé à écouter beaucoup de hip-hop. Ça m'a donné envie d'essayer.

Il y a quatre ans, tu as invité des rappeurs français à poser sur tes beats. Pourquoi ?

C'est plus vieux que ça même ! C'était quand j'étais à la fac, entre 2008 et 2011. Mais c'était relou, ça n'avancait pas. Donc ensuite j'ai lancé mon projet solo : Sorg. Avant de rencontrer Napoleon en 2013.

Tu as notamment enregistré un titre avec le romancier et musicien Gaël Faye...

Oui il figure sur le deuxième Ep, « Soon », avec Napoleon Maddox. Gaël est un vieux pote de Napoleon. Et c'est tout naturellement qu'il a accepté de travailler sur un morceau. J'ai rencontré Gaël plusieurs fois sur la route, il est adorable ! J'espère qu'on aura l'occasion de travailler de nouveau avec lui.

Une majorité d'afro-américains ne connaît pas ou peu ses origines... En revanche Napoleon Maddox connaît bien l'histoire de ses arrière-grandes-tantes. Cela a donné naissance à un spectacle qui évoque l'exclusion...

En fait Napoleon ne sait pas non plus réellement de quel pays il provient. L'esclavage a évidemment brouillé les pistes... Mais oui, Napoleon connaît l'histoire de ses ancêtres, notamment celle de Millie-Christine. Nommées ainsi, ses arrière-grandes-tantes sont nées siamoises et esclaves. Durant 61 ans, elles ont vécu attaché ! Et ont été trimballées dans le monde entier, notamment dans des cirques comme des bêtes de foire. Paradoxalement, elles ont appris à lire, à écrire et à parler cinq langues différentes. Bref, elles ont eu une vie extraordinaire. Ça faisait plusieurs années que Napoleon voulait réaliser un projet autour de leur histoire. Il a donc réuni les deux groupes, IsWhat?!, Sorg & Napoleon Maddox et Vj Ease. Et on a joué la création « Twice The First Time » aux Usa, en France et en Italie.

Pour la composition de « Checkin Us », y a-t-il eu de la place pour le hasard ?

Il y a une vraie complicité entre nous. On se comprend facilement, artistiquement comme humainement. Après je ne sais pas si on peut parler de hasard. En tout cas on se laisse aller sur la composition et l'écriture, en faisant ce qu'on aime.

Quels sont les thèmes abordés par Napoleon ?

Il y a cinq ou six morceaux qui ont été écrits parallèlement au spectacle « Twice The First Time ». On y aborde les thèmes de l'esclavage, de l'exclusion et de la situation des Noirs aux USA... Globalement, les textes de Napoleon sont très engagés, comme sur le problème des armes aux Usa.

Quels sont les thèmes abordés par Napoleon ?

Il y a cinq ou six morceaux qui ont été écrits parallèlement au spectacle « Twice The First Time ». On y aborde les thèmes de l'esclavage, de l'exclusion et de la situation des Noirs aux USA... Globalement, les textes de Napoleon sont très engagés, comme sur le problème des armes aux Usa.

Ta pratique a-t-elle évolué ?

Oui c'est certain. Toute pratique évolue avec le temps, sinon on s'ennuierait je pense. On a envie d'explorer d'autres univers, de tester d'autres manières de produire. Ne serait-ce qu'au niveau du style. J'ai démarré dans le le hip-hop. Aujourd'hui, je suis plus dans l'électro.

Tu as fais pas mal de remixes. Quel est l'intérêt d'un tel exercice ?

Il y a un côté collaboratif et basé sur le partage. C'est aussi une autre manière de travailler. Tu pars avec des éléments en main, et ensuite tu te démerdes avec. C'est comme un exercice, un entraînement. Et puis tu as la liberté d'ajouter des éléments, ou inversement de te limiter.

Tes morceaux ont-ils déjà été remixés ?

Oui bien sûr ! Dans mon dernier Ep « Push », sorti en juin 2017, il y avait quatre remixes de potes : Zo aka La Chauve-Souris, Zerolex, Straybird et Zackarose.

Pour revenir à Sorg & Napoleon Maddox, quels souvenirs gardes-tu de votre tournée aux Usa ?

Une superbe expérience ! Ça été trois semaines intenses. On a fait une dizaine de dates et beaucoup de résidences, car on a créé le spectacle « Twice The First Time » là-bas, avec les musiciens de IsWhat?!. J'ai rencontré beaucoup de personnes. Et j'ai reçu un super accueil. Je me sentais chanceux de vivre ça.

Comment s'annonce votre prochaine tournée ?

Pour nous c'est toujours la même envie : rock the stage ! Napoleon est un vrai showman. On ne sait jamais ce qu'il nous prépare. Ce qui est sûr, c'est que ce sera un vrai moment de hip-hop.

Sinon achètes-tu souvent des vinyles ?

Oui j'en achète régulièrement, j'adore l'objet ! Pour l'instant j'en ai pas tant que ça, environ 200 disques. Et on y trouve vraiment de tout. Evidemment il y a beaucoup de hip-hop et de musiques électroniques, mais aussi beaucoup de rock. Ainsi que des albums de musiques du monde, du jazz...

Tu es très attaché à Besançon. Vois-tu toujours tes potes, notamment ceux de Cotton Claw ?

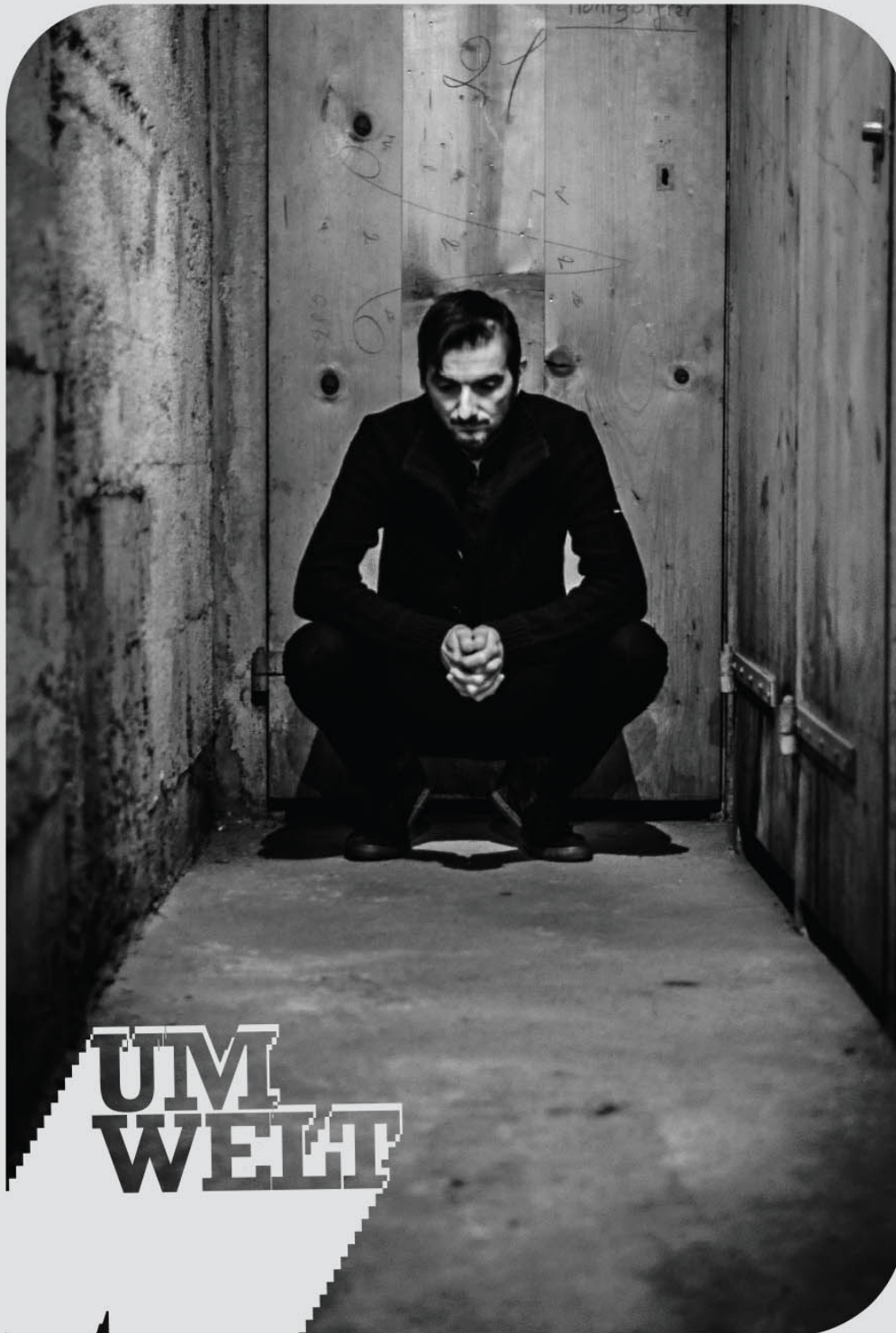
Effectivement j'aime vivre à Besançon. C'est une petite ville, avec un gros potentiel culturel. Il y a beaucoup de monde dans le milieu musical, beaucoup d'événements. Et ce n'est pas très grand. On y vit simplement. Ouais, bien sûr, j'arrive à voir mes potes, heureusement... Je loupe certaines choses, mais je n'ai pas à me plaindre. Sinon oui, les quatre membres de Cotton Claw sont basés à Besançon. Ce sont des proches. On se suit tous, on s'encourage. Et oui je traîne plus particulièrement avec l'un d'entre eux : Zerolex.

Un dernier mot ?

J'ai juste hâte de dévoiler ce nouvel album, que les gens puissent l'écouter. Merci de nous suivre !

**“ Napoleon est
un vrai showman.
On ne sait jamais
ce qu'il nous prépare.
Ce qui est sûr, c'est
que ce sera un vrai
moment de hip-hop. ”**





PRODUCTEUR ET PATRON DES LABELS RAVE OR DIE ET NEW FLESH, UMWELT DISTILLE UNE TECHNO DARK ET DRAMA UN PEU PARTOUT EN EUROPE. DE L'ARMA17 À MOSCOU, À BASSIANI À TBILISSI, EN PASSANT PAR LE MOOG À BARCELONE, LE BERGHAIN OU LE BOILER ROOM À BERLIN, IL NOUS LIVRE DES SETS MÉLANCOLIQUES MAIS EFFICACES ET TAILLÉS POUR LE DANCEFLOOR. CET ACTIVISTE A DERRIÈRE LUI QUATRE ALBUMS AINSI QUE DES DIZAINES D'EPS. NOUS L'AVONS RENCONTRÉ AU NINKASI KAO À LYON, SA VILLE D'ORIGINE, LORS D'UNE RAVE OR DIE LABEL NIGHT.

Comment es-tu devenu Dj-producteur ?

Ado, j'étais passionné de musique. J'écoutais notamment du hip-hop genre Public Enemy, Ice-T et NTM, mais aussi de la new beat, de la dance music et des mégamixes style Max Mix... À 14 ans j'ai rencontré le pote d'un pote Dj en sono mobile. C'est là que j'ai découvert la technique du mix avec deux platines vinyles et une mixette. J'ai tout de suite été emballé. Avec mon frangin on a acheté des platines et une mixette et j'ai commencé à acheter mes premiers disques avec mon argent de poche. Très vite, j'ai fait mes premiers mixes sur des cassettes. La production est venue bien plus tard, vers la fin des années 90. Je suis devenu Dj avant d'être producteur.

Tu es à la tête de deux labels : New Flesh et Rave Or Die. Peux-tu les décrire ?

J'ai créé ces labels pour produire certains de mes tracks et ceux d'artistes que j'apprécie. New Flesh a été créé en 2009. Il est orienté électro. La musique produite dessus est plutôt synthétique et mélodique. Pour Rave Or Die, c'est différent. J'ai lancé ce label pour sortir certains de mes tracks qui explorent le côté plus techno et rave. C'est ensuite que j'ai eu l'idée d'inviter des artistes à exprimer leur vision de la rave, à travers un morceau. Les tracks sont édités sur des vinyles 10 pouces de couleur. Pour les artworks, le logo change à chaque fois. Concernant les visuels des labels, ils sont composés par Nexus 6 qui s'occupe aussi du label avec moi. Sur New Flesh, l'inspiration provient principalement des films de science-fiction et des séries B (La Guerre Des Mondes, La Planète Interdite, Alien, Cloverfield, Ndlr) des années 60 jusqu'à nos jours. Avec une (sur)exploitation du thème UFO. On est dans l'invasion, l'émergence d'une nouvelle espèce venant mettre un terme au règne humain... Sans prétendre les égaler, nous nous inspirons également de grands illustrateurs comme le Français Manchu ou l'Américain Feng Zhu.

Concernant le label Rave or Die, le climat est différent...

Sur Rave Or Die, l'univers est nettement plus délirant, avec un côté gothique pour certains artworks. Nous avons pas mal joué la carte des Illuminati, messes noires et signes ésotériques... C'est juste un clin d'œil et un contrepied par rapport au nom du label. En général, le processus de création est étroitement lié aux titres et tonalités sonores des morceaux sélectionnés.

On demande donc aux artistes de nous fournir en amont une tracklist qui servira de point de départ pour l'illustration. Ensuite, Nexus 6 essaie de faire coller le plus possible les illustrations aux univers graphiques des deux labels. Ce sont des échanges permanents entre nous mais aussi avec l'artiste signé. L'idée est que chacun soit fier du produit final.

Tu fais partie des artistes underground. Que signifie ce terme pour toi aujourd'hui ?

L'underground, c'est une culture parallèle qui ne respecte pas les codes établis dans l'industrie musicale. Être un artiste underground, c'est faire son chemin sans vouloir coller aux tendances du moment et sans vouloir absolument passer par le réseau des médias de masse. Voire en grossissant le trait afin de produire de la musique à contre-courant des formats du moment. Aujourd'hui, avec les réseaux sociaux, la musique dite underground est disponible partout. Chacun fait de la musique chez soi. Je reçois énormément de démos et de supports promotionnels et je prends encore le temps d'aller chercher des sons sur des plateformes. SoundCloud et YouTube n'ont rien d'underground. Il faut juste les prendre comme des outils, mais c'est clair qu'avec Internet, cela devient de plus en plus difficile de se revendiquer artiste underground. Les choses peuvent basculer très vite. Tu peux passer d'artiste underground à overground en quelques semaines. Je pense qu'au final, l'industrie de masse a gagné son combat sur l'underground. Le mot underground est d'ailleurs très utilisé dans les médias pour vendre un artiste... à des fins marketing. Ce qui n'était pas le cas dans les années 90. La messe est dite.

Quelles machines utilises-tu ? Et quelle est ta ligne directrice pour produire ?

La base reste la TR-808 que j'utilise à chaque fois. Pour le reste, je change très souvent de machines. Mon studio est en perpétuelle mutation. Pour séquencer, j'utilise des Octatracks. J'expérimente beaucoup et j'aime bien me faire surprendre par les machines. Je le dis à chaque fois que je fais de la musique comme Dj. Mais c'est exactement ça. J'aime bien le côté impro et direct. Les mixes se font directement sur la table et le séquenceur. Je ne programme presque rien. J'enregistre plusieurs versions et après je n'en garde qu'une seule.

D'où vient ton attachement au vinyle ? Et quels sont tes labels et disquaires favoris ?

Le vinyle c'est la vie. C'est beau, c'est un objet, de la matière. Sans parler du son qui est bien plus vivant que celui du support digital. Je suis plus à l'aise pour mixer avec des vinyles. Un Dj qui joue des vinyles c'est plus visuel, moins statique que le format digital. J'ai acheté la plupart de mes vinyles chez des disquaires indépendants. Maintenant, j'utilise beaucoup Discogs où je trouve les références que je cherche. Pas toujours à un super-prix mais bon. J'essaie d'aller chez les disquaires des villes où je joue quand c'est possible. J'achète souvent chez Clone, Red Eye et Chez Emile le disquaire lyonnais qui est aussi le distributeur de mes labels.

J'ai entendu dire que tu étais propriétaire d'une presse à vinyles...

Ce n'est pas une presse mais une graveuse de vinyles. Cela permet de graver des vinyles à l'unité, en temps réel et sur du polyvinyl, disque pressé vierge. Ainsi, je grave mes propres vinyles, des unreleases ou bien des morceaux que des labels ne sortent qu'au format digital.

Tu animes toujours une émission sur LYL Radio. Peux-tu nous en dire plus...

J'ai commencé à faire de la radio en 92 sur une radio lyonnaise de la bande FM. Ma première émission s'appelait Technoland. Elle est apparue à la même époque que les raves à Lyon. C'était de la folie. On accueillait des Djs internationaux de passage à Lyon et on donnait aussi les infolines. J'ai toujours eu un attachement très fort pour la radio. C'est aussi grâce à la radio que j'ai fait ma culture musicale, notamment avec Radio Maximum dans les années 90. Lorsque LYL m'a proposé une résidence, je n'ai pas hésité une seconde. Même si le rythme de mes émissions est parfois un peu chaotique par manque de temps, j'essaie d'en faire une tous les deux mois afin de présenter les news, et de temps en temps de réaliser des focus sur des artistes ou des labels. LYL existe maintenant depuis trois ans et possède plus de 120 émissions régulières produites à Lyon. Je suis ravi d'avoir cette résidence. C'est aussi important pour moi de collaborer avec les activistes locaux.

Tu distilles une musique sombre et profonde. Pourquoi tes productions sont-elles aussi mélancoliques ?

Bonne question... Je ne sais pas. J'aime beaucoup le cinéma et surtout les musiques de films mais je ne peux pas affirmer que cet art influence ma propre musique. Mes influences musicales sont multiples. Ça va du hip-hop 80, de la new beat de Frank De Wulf à Drexciya ou Boards of Canada en passant par Nine Inch Nails.

Tu as déjà joué dans les pays de l'Est. Que penses-tu de cette scène et quels sont tes spots favoris ?

Je joue beaucoup en Pologne et en Russie. Les scènes musicales y sont vraiment intéressantes et variées. Je remarque que dans beaucoup de ces pays parfois très conservateurs, la jeunesse en perte d'identité et souvent contestataire cherche, à travers les musiques électroniques et les soirées, un espace de liberté. J'ai joué dans des lieux assez hallucinants à Saint-Petersbourg et Moscou. Il y a aussi de très bons clubs avec de très bons systèmes son et lumière à Saint-Petersbourg, Moscou, Kiev, Poznan ou Cracovie... comme Arma17, Closer, Rabitza, Mosaïque, Projekt Lab et Opium... Je vais aussi bientôt découvrir Bassiani à Tbilissi qui est considéré comme le Berghain de l'Est.

Y'a-t-il un artiste avec lequel tu souhaiterais collaborer ?

Bizarrement je n'ai jamais trop fait de collaborations avec d'autres artistes. Il y a plein d'artistes qui m'inspirent et avec qui ça pourrait fonctionner. Si je devais en choisir un, je dirais une de mes idoles, Marc Acardipane, avec son projet The Mover. On a beaucoup d'affinités et nos styles ont certains points en commun, comme le côté sombre et mélancolique.

Quelle est l'artiste femme qui t'as dernièrement « mis une claque » ?

Si je dois retenir le nom d'une artiste qui m'a mis une « bonne claque » artistique, ça serait celui d'Helena Hauff. Elle apporte beaucoup à la scène underground et elle est très talentueuse. C'est aussi une grande « digueuse » de vinyles. Ses choix musicaux sont très pertinents. Elle ne cherche pas à coller aux modes du moment : elle trace tout simplement sa route.

“ Il y a beaucoup de nouvelles orga, de jeunes collectifs qui cherchent à sortir des circuits traditionnels et des clubs. ”

C'est aussi une personne avec qui je m'entends bien. On a beaucoup de points en commun musicalement et on est sur la même longueur d'onde. On va d'ailleurs faire un nouveau B2B à Unpolished à Amsterdam le 3 mars 2018. Notre premier B2B aux Nuits Sonores, l'année dernière, avait bien fonctionné.

En France, les raves reviennent en force. Le public retourne-t-il aux sources ?

Je pense que c'est une bonne chose. Il y a beaucoup de nouvelles organisations, de jeunes collectifs qui cherchent à sortir des circuits traditionnels et des clubs. Ils sont à la recherche d'espaces de liberté pour faire la fête, délirer et s'évader. Les plus jeunes cherchent à connaître l'esprit des raves, ils sont très intéressés par la création de ce mouvement qui est une sorte de mythe pour certains. Avec Internet, les infos et les vidéos sont disponibles facilement. On assiste à un passage de témoin : les 40-50 ans retrouvent l'esprit initial et les plus jeunes découvrent et renouvellent cette attitude. Ceci explique en partie ce retour aux sources avec les soirées warehouse, notamment perceptibles en Île-de-France. Ce n'était pas le cas il y a une dizaine d'années où la culture club était majoritaire en France. Les choses sont donc en train de changer même si, comme dans les années 90, beaucoup d'organismes subissent la répression des autorités. Mais rien n'arrête la jeunesse !

Si tu pouvais te téléporter dans une période, laquelle choisirais-tu ?

Dans le futur ! Cela pourrait être drôle et intéressant. Je ne suis pas nostalgique d'une époque en particulier. Chaque période est intéressante. Je ne suis pas un adepte du « c'était mieux avant ».

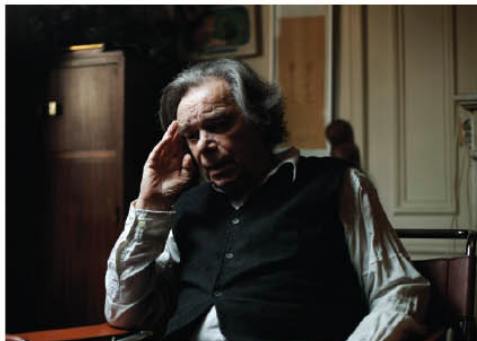
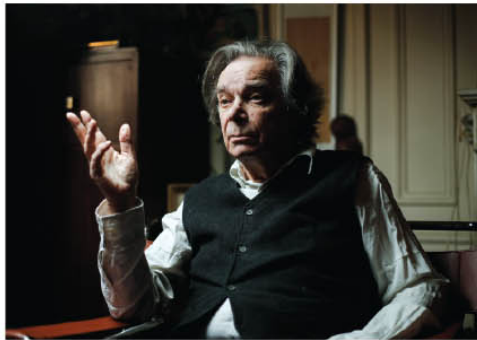
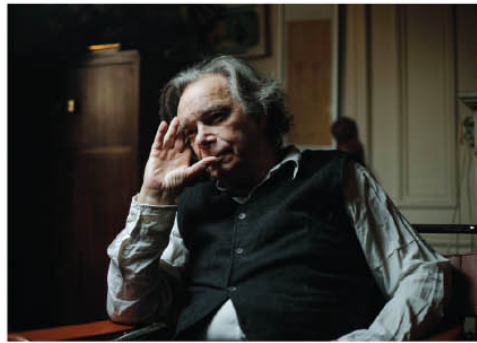
Quels sont tes projets pour 2018 ?

2018 sera une année très chargée en sorties de disques. Tout d'abord avec un Lp sur mon label New Flesh Records, avec des morceaux orientés ambient et sci-fi. Le prochain Rave Or Die sera un split avec « I Hate Models ». Il y aura aussi pas mal de remixes, deux Eps et des projets de compilations. Niveau scène, il y aura pas mal de bonnes choses à découvrir.

Dis-moi les privilèges réservés par le statut de Dj-producteur ?

Cela permet de voyager et de découvrir de nouvelles cultures, notamment gastronomiques. Et aussi de rencontrer beaucoup de personnes intéressantes tout en vivant de ma passion.





L'ARRANGEUR DES ARRANGEURS... C'EST LE SURNOM DONNÉ, AU DÉBUT DES ANNÉES 70, À JEAN-CLAUDE VANNIER. FIGURE INCONTOURNABLE D'UN ÂGE D'OR DE LA CHANSON FRANÇAISE, LE MUSICIEN FAIT DÉSORMAIS L'OBJET D'UN VÉRITABLE CULTE CHEZ LES DIGGERS. C'EST ÉGALEMENT LE SOUS-TITRE DE SA BIOGRAPHIE, FRUIT DE CINQ ANNÉES D'ENTRETIENS ACCORDÉS PAR L'INTÉRESSÉ À RÉMI FOUTEL ET JULIEN VUILLET, EX-RÉDACTEUR EN CHEF DE STAR WAX. LE LIVRE PARAÎT AU MOIS DE MARS, AUX ÉDITIONS LE MOT ET LE RESTE.

En mai 2013, vous réalisiez une interview de Jean-Claude Vannier pour Star Wax Magazine. Cinq ans plus tard, vous achevez enfin sa biographie. Vous n'êtes pas trop stressés ?

C'est sûr que, présenté sous cet angle, ça a l'air long (rires). Mais rien n'avait été écrit jusqu'à présent sur Vannier. Il a donné quelques interviews, mais qui tournent souvent autour des mêmes sujets, essentiellement « Histoire de Melody Nelson ». Une grande partie de sa carrière est peu documentée et méconnue. Tout l'aspect biographique également. Il y a eu un gros travail de recherche, de recueil de témoignages.

Quand vous dites qu'une partie de la carrière de Jean-Claude Vannier est méconnue. Quelle période ?

Pas à une période en particulier, mais plusieurs aspects de sa carrière. En dehors de « L'Enfant Assassin Des Mouches », personne ne connaît les disques qu'il a sortis sous son nom, ses albums de chansons par exemple ; paradoxalement, ses arrangements pour les stars également, des figures comme Johnny Hallyday, Sylvie Vartan, Michel Polnareff et Mike Brant. Au début des années 70, il était pourtant quasiment impossible d'écouter la radio sans entendre du Vannier.

On parle souvent d'arrangements et d'arrangeurs, mais sans savoir ce que cela désigne précisément. Qu'est-ce qu'un compositeur attendait de Vannier quand il l'engageait ?

C'est un sujet inépuisable. Mais pour faire court, le rôle d'un arrangeur c'est d'adapter la mélodie que lui présente un compositeur pour qu'elle puisse être jouée par un orchestre, de répartir les instruments et de diriger ensuite les musiciens. Après, dans la pratique, c'est très variable. Quand il s'agit d'un compositeur doué, l'arrangeur est un simple orchestrateur. Mais dans certains cas, il peut être co-compositeur voir compositeur. Vannier nous a dit que parfois l'artiste débarquait et sifflait une mélodie. Et qu'il devait se débrouiller avec ça ...

Quelle était la spécificité de Vannier par rapport aux autres arrangeurs ? Pourquoi on l'appelait lui plutôt qu'un autre ?

Il avait une patte, un style bien à lui. Ce n'est pas pour rien que les musiciens l'appelaient « l'arrangeur des arrangeurs ». En même temps, au fil des entretiens avec Vannier et d'autres, on s'est rendu compte que le nombre d'arrangeurs et de musiciens à Paris était très limité à cette époque : cinq ou six arrangeurs et deux équipes de musiciens, des « requins » soit, en tout et pour tout, une cinquantaine de personnes. C'était un petit milieu. Ils travaillaient à un rythme dingue, parfois deux ou trois sessions dans la même journée. Au-delà du seul cas de Vannier, ce livre est aussi un hommage à tous ces hommes de l'ombre qui ont œuvré à créer des chansons que tout le monde connaît et dont les interprètes et les compositeurs déclarés sont souvent les seuls à tirer les dividendes.

À l'heure de la M.A.O., où la plupart des producteurs font leur propre mix, voire mastering, le travail d'arrangeur a-t-il encore un sens ?

C'est une activité en perte de vitesse depuis la généralisation de l'usage des synthétiseurs dans les années 80. Et d'un point de vue économique, il risque d'être de plus en plus difficile de se payer un orchestre pour la journée. Mais il y aura toujours des compositeurs qui auront envie de faire appel à des vrais musiciens et il faudra bien que quelqu'un leur fournisse des partitions (...) Le fait qu'il n'y ait plus d'arrangeur et d'ingénieur du son qui interviennent pour finaliser le tout en studio explique peut-être le fait que, quand tu écoutes les radios commerciales actuellement, tu as l'impression que tous les titres sont interchangeables...

“ Au-delà du seul cas de Vannier, ce livre est aussi un hommage à tous ces hommes de l'ombre qui ont œuvré à créer des chansons que tout le monde connaît...”

Difficile d'évoquer les hommes de l'ombre sans penser à « Histoire de Melody Nelson » de Serge...

Dans la chanson française, ce 33 tours est un cas d'école. Sans Vannier, « Histoire de Melody Nelson » n'aurait pas été le même disque. Mais Gainsbourg n'a pas eu besoin de lui pour composer d'autres albums aussi inspirés. Nous avons abordé le sujet doucement, par petites touches, et il a fini par en parler comme il ne l'avait jamais fait avant. Nous avons croisé ses propos avec ceux de l'ingénieur du son, Jean-Claude Charvier, des fous furieux du sillon comme Andy Votel et Jane Birkin. Pour les bandes originales qu'ils ont enregistrées ensemble et où l'on peut s'interroger sur le partage des rôles, nous avons questionné les arrangeurs français de Gainsbourg : Alain Goraguer, Jean-Pierre Sabar et Slim Pezin.

Vannier a-t-il dévoilé quelques scoops à propos de l'« Histoire de Melody Nelson » ?

Oui, il a notamment expliqué sa façon d'écrire la musique. Pour cela, nous lui avons fait écouter l'album. C'était un moment magique. Mais l'un des scoops du livre, à nos yeux, ce sont toutes les collaborations qu'il a menées avec d'autres artistes et qui végètent aujourd'hui dans un certain anonymat. Il a dirigé Léonie, Michel Corringe, Barbara ou Christophe, et surtout Claude Nougaro, avec qui il a enregistré un album concept génial : « Plume d'Ange ». C'est un autre chapitre. Dans une moindre mesure, certains de ses disques avec Brigitte Fontaine sont également peu connus.

J'imagine que Vannier vous a raconté des anecdotes...

Il en a évoqué beaucoup, il est assez doué pour ça. La plus étonnante est sans doute celle où il explique comment il a joué avec Jimi Hendrix. Mais notre préférée reste celle où Françoise Hardy découvre en studio qu'il a convoqué, au bas mot, une dizaine de flûtistes, oubliant au passage qu'elle détestait la flûte, et qu'il lui dit pour éviter la crise : « Ne vous inquiétez pas, Françoise, on ne les entendra pas... »

Ce livre est-il biographique ?

Ce livre est en partie biographique, spécialement le premier chapitre, qui traite de son enfance jusqu'à ses débuts dans le métier. Sa vie personnelle est indissociable de sa vie professionnelle, comme tout le monde. Mais on s'est quand même concentré sur la musique, sur la vie en studio, le fonctionnement de l'industrie musicale de l'époque, plus que sur sa vie personnelle et familiale...

Concernant l'organisation, à deux c'est mieux ?

On a beaucoup réfléchi à la façon dont on voulait aborder le sujet en amont, comment élaborer le plan ensemble. Ensuite on a écrit certains chapitres à deux. Et on s'est réparti les autres, en fonction de nos connaissances, de nos goûts, de nos envies... Que ce soit pour le travail de recherche ou d'écriture, on a travaillé ensemble ou chacun de notre côté, en se tenant toujours informés, l'un l'autre, de ce que l'on faisait pour éviter d'être redondants. Ça demande une certaine organisation mais c'est bien de pouvoir confronter son point de vue avec celui de quelqu'un d'autre.

“ L'un des scoops du livre, à nos yeux, ce sont toutes les collaborations qu'il a menées avec d'autres artistes et qui végètent aujourd'hui dans un certain anonymat... ”

Quand vous écrivez, vous êtes moins drôles que dans la vraie vie. Comment comptez-vous tenir en haleine le lecteur sur 400 pages ?

On s'est fait à l'idée qu'on ne serait jamais aussi drôle que toi, mais la carrière de Vannier est tellement vaste qu'il y aurait largement de quoi faire un deuxième tome, sans s'ennuyer et sans jamais se répéter. Par contre, à ce rythme-là, il ne sera prêt qu'en 2023 (rires)... Plus sérieusement, il y a une partie critique et analyse bien sûr, mais le fait d'avoir recours à de nombreux témoignages permet de rendre le texte plus vivant. Il y a plein d'anecdotes, comme on le disait à l'instant. Et ne t'inquiète pas, il y a quelques images aussi.

Et sinon vous avez bu beaucoup de bière pour l'inspiration ?

Après chaque interview de Vannier, on prenait un pot pour débriefer. On a fini par prendre nos habitudes dans un petit rade, près de chez lui. De temps en temps, on se voyait aussi autour d'un verre pour faire le point, histoire de savoir dans quelle direction on allait. Manque de chance, on est tombé un soir sur un pickpocket ultra-doué : il a réussi à nous voler un sac qui se trouvait à nos pieds ! Il ne devait sûrement pas aimer la musique de Vannier (rires).



Ce livre vous a-t-il fait dépenser pas mal d'euros ?

Certains disques rares de Vannier ne sont pas donnés en effet. On n'a pas pu tous se les procurer, ça aurait bouffé tous nos à-valoir (rires). Mais on a pu tout écouter, c'est le principal. Grâce à Internet, une mémoire collective en ligne est en train de se constituer. En termes de recherche, c'est un outil formidable, même s'il faut constamment croiser les sources. Après, même si le digging est de plus en plus à la mode, on n'est jamais à l'abri d'une bonne surprise. On a trouvé l'album « Madame » qu'il a fait avec Barbara, ou le 45 tours « En Alabama » qu'il a enregistré avec Léonie, des petits bijoux soit dit au passage, à des prix dérisoires. On a connu aussi quelques déboires avec des disquaires. Il est vrai que passer deux heures dans un magasin et ressortir avec un seul 45 tours dans une simple pochette générique attire les soupçons (rires). Et quand le vendeur constate que c'est écrit « arrangements : Jean-Claude Vannier », là il multiplie le prix par cinq ! Le principal intéressé trouve cet engouement complètement exagéré.

Pourquoi un livre sur Jean-Claude Vannier ? Tout le monde s'en moque des musiciens retraités... (rires)

Dans notre interview de 2013, on avait indiqué dans l'introduction qu'il avait arrêté d'arranger il y a quarante ans. Ce qui a probablement induit en erreur certains lecteurs dont tu sembles faire partie (rires). En fait, Vannier a arrêté d'être un arrangeur pour la chanson commerciale il y a quarante ans, alors qu'il aurait pu continuer à profiter de la poule aux œufs d'or. Mais il n'a jamais cessé de faire de la musique. Il continue de composer pour le cinéma. Il a notamment écrit la bande originale de « Microbe et Gasoil » de Michel Gondry, il y a trois ans. Son dernier album solo remonte à 2014, mais a priori il devrait ressortir quelque chose sous peu. Comme beaucoup de gens pensent qu'il ne fait plus rien et préfèrent alimenter la spéculation sur Discogs plutôt que de s'intéresser à ce qu'il fait, on n'entend pas beaucoup parler de ses disques. Mais il est loin d'être à la retraite.



“Concernant le fétichisme actuel autour de ses disques, ces vieux vinyles que les gens achètent une fortune, il oscille entre l’amusement et la consternation.”

Et Jean-Claude, achète-t-il des vinyles ?

Il écoute assez peu de musique actuelle, il préfère en faire. Il possède une platine vinyle, des albums, mais ce n'est pas un collectionneur, loin s'en faut. Concernant le fétichisme actuel autour de ses disques, ces vieux vinyles que les gens achètent une fortune, il oscille entre l'amusement et la consternation. Nous lui avons fait écouter énormément de titres qu'il a arrangés et, pour une bonne partie d'entre eux, il les découvrirait sur disque. Il a beaucoup écrit. Pour l'essentiel, il ne possède aucun 45 ou 33 tours qu'il a arrangés, même ceux qui lui tiennent à cœur. Nous lui en avons offert quelques-uns, enregistrés avec Nougaro, Jonasz ou Corringe.

Quid de la maison d'édition le Mot et le Reste ?

Ils ont laissé le temps que nous estimions nécessaire pour faire nos recherches. C'est une faveur en soi. Nous ne saurons jamais trop les remercier de leur patience, mais également du dialogue que nous avons eu lors de la finalisation du livre. Et puis ce sont tout de même eux qui ont suggéré l'idée de ce projet, après avoir lu l'interview de Jean-Claude Vannier parue dans Star Wax numéro 27.

Vous avez du contenu non publié ?

Nous avons réalisé de nombreux entretiens avec des interprètes comme Alice Dona, Michel Jonasz, Brigitte Fontaine ; des collègues arrangeurs comme Jean-Claude Petit, Christian Gaubert et Gabriel Yared ; des musiciens tels Bernard Lubat, Jacques Di Donato e Jean Schultheis ; mais aussi Sébastien Poitrenaud, le parolier des Fleurs de Pavot et Jean Gaunet, son régisseur... La liste est longue, et nous n'avons utilisé que quelques extraits de chaque entretien pour le livre. On publiera progressivement certains d'entre eux, ainsi que des photos inédites sur notre blog : larrangeurdesarrangeurs.wordpress.com



RARE WAX PAR DJ GOODKA

DJ GOODKA A COMMENCÉ À TÂTER DU VINYLE EN 1983. ADOLESCENT, IL DEVIENT FAN DE HIP-HOP. AUTANT VOUS DIRE QUE DEPUIS LE MONSIEUR A AMASSÉ UNE COLLECTION DE DISQUES AUSSI DENSE QUE SES CONNAISSANCES EN MATIÈRE DE FUNK, DE SOUL, DE MUSIQUES LATINES OU DE RAP... SA RÉPUTATION L'A AMENÉ À MIXER POUR DE NOMBREUSES BATTLES DE BREAKDANCE À SAN FRANCISCO ET EN EUROPE. SA PASSION L'A POUSSÉ À OUVRIR UN DISQUAIRE À GRENOBLE, SA VILLE D'ADOPTION... EN REVANCHE, MÊME SI IL A ÉGALEMENT ENDOSSÉ LA CASQUETTE DE PRODUCTEUR, IL SE CONSIDÈRE COMME UN CHINEUR. AUJOURD'HUI CE GROOVOLOGUE, POUR REPRENDRE SES TERMES, NOUS EXPLIQUE POURQUOI IL A SÉLECTIONNÉ CES SEPT VINYLES.

IAM / H-H History (Delabel-2003)

Voici un vinyle d'IAM accompagné d'un Cd, un disque peu connu même par ses fans. Belle pièce de collection éditée à 1000 exemplaires selon certains, 2000 pour d'autres. Cette pépite contient deux freestyles de seize minutes avec, en featuring, le groupe Soul Swing & Radical (n'oublions pas que Faf Larage de SS&R est le frère de Shurik'n d'IAM, Ndlr). Les instrumentaux proviennent du hip-hop Us de la fin des années 80 et de formations comme JVC Force, Boogie Down Productions, Joeski Love, Tuff Crew, EPMD, Eric B. & Rakim ; mais aussi un morceau middle school tel que « Play That Bear Mr Dj » par G.L.O.B.E. & Whiz Kid. Le titre est sorti sur le label Tommy Boy en 1983 et a été repris en 1999 par Gang Starr. Une mention spéciale pour la reprise de Biz Markie, « Nobody Beats The Biz » de 1987, transformée en « Personne Ne Touche Mon Biz », sur le drumbeat du groupe Graham Central Station, « The Jam ». Pour couronner le tout, les pochettes sont taguées. Elles sont uniques.

Demain Les Poulpes / J'Habite Pas à New York (Les Productions Du Fer-1995)

Voici un disque de P-Funk déjanté qui sample du Parliament, groupe mythique du papa du funk : j'ai nommé George Clinton. Début 90, Paris c'était la Malka Family et Rennes c'était Demain Les Poulpes, groupe déjanté qui scandait alors : « J'habite Pas à New York, j'habite dans un village... ». Voici leur seul disque vinyle car leur album est sorti à l'époque en Cd.

Donny Hathaway / The Ghetto (Atlantic)

Très rare maxi 45 tours français, qui date de la fin des années 70 ou du début des années 80. Ce classique de la soul n'existait à l'époque qu'en format 45 tours. C'est le seul maxi officiel avec une magnifique pochette. Dans la série « version intégrale maxi 45 tours », on trouve aussi un maxi d'Eddie Harris et un maxi de Ben E. King. Ce titre a été écrit par Donny Hathaway mais aussi par Leroy Hutson, qui en a fait une version « The Ghetto 74 » sur un de ses Lps.

The Meters / Instrumental (Barclay-1970)

Les diggers savent que ce disque de The Meters est très compliqué à trouver. Certains doutent même de l'existence de la galette. C'est un pressage français et c'est tout simplement une version du premier Lp du groupe, intitulé « The Meters » (1969). Le pressage américain est différent et on peut voir, sur la pochette, différents cadrans d'horloge et des règles. The Meters est un groupe phare de la Nouvelle-Orléans. Ses membres sont considérés comme les papas du funk et sont archi-samplés par les rappeurs. On trouve sur ce Lp la reprise de « Sing A Simple Song » de Sly And The Family Stone, mais aussi les classiques « Cissy Strut », « Sophisticated Cissy » et « Here Comes The Meter Man ».

Eddie Kendricks / Date With The Rain (Unofficial release)

Classique extrait de l'album culte d'Eddie Kendricks « People... Hold On » sauf que, sur le Lp original, le morceau ne dure que 2 minutes 42 et que sur ce disque non officiel, la version dure 9 minutes 22 en version maxi, avec une très belle qualité de son. Hymne pour les B-boys & B-girls du début des années 2000. Ancien membre du groupe soul The Temptations, ce chanteur a laissé des incontournables tel que : « Girl You Need A Chance Of Mind », « Keep On Truckin' » et « Body Talk », avant de nous quitter en 1992 des suites d'un cancer. Un chef-d'œuvre à digger en somme.

V.A. / Go-Go The Sound of Washington D.C. (London Records -1985)

Voici un très bon disque abordable et d'une belle qualité. Cette compilation regroupe trois groupes : Redds & The Boys, Shady Groove et Petworth. La go-go est une musique reconnaissable à ses percussions habillées par un rap appelé D.C. rap (pour Washington D.C.) et à ses inspirations P-Funk. Souvent jouée en live, comme dans cette compilation, la go-go est un style musical comme le rap ou le reggae. Malheureusement toujours mal connu, ce registre, à prédominance funk, est resté concentré autour de Washington. Les godfathers de la go-go sont Chuck Brown et le groupe Trouble Funk. À découvrir vite.

FOCUS TROJAN RECORDS

TROJAN FÊTE AUJOURD'HUI SES CINQUANTE ANS AU TRAVERS DE COMPILATIONS VARIÉES. LANCÉ PAR CHRIS BLACKWELL ET LEE GOPHTAL À LA FIN DES ANNÉES 60, CE LABEL BRITANNIQUE ÉDITE UNE NORIA DE TUBES À DESTINATION DU PUBLIC ANGLO-JAMAICAÏN. DIFFUSÉS AU FORMAT 45 TOURS, DES CHANTEURS COMME DESMOND DEKKER OU KEN BOOTHE CONTRIBUENT AU DÉVELOPPEMENT DU REGGAE. ILS EXERCERONT UNE INFLUENCE NOTOIRE SUR LA FIRME 2 TONE OU SUR DES GROUPES ET INTERPRÈTES COMME THE CLASH ET HOLLIE COOK.



Fondateur du label Island à la fin des années 50, Chris Blackwell dynamise la production jamaïcaine grâce au ska. En 1962, le fortuné descendant de colons s'implante à Londres mais n'oublie pas pour autant les musiques tropicales. Doté d'un flair légendaire, l'homme d'affaires surfe sur la vague culturelle liée à l'indépendance des West Indies et obtient un premier tube mondial en 1964, avec la chanteuse Millie Small et son sautillant « My Boy Lollipop ». Installée sur la capitale anglaise et dans les banlieues des grandes villes industrielles, la communauté caribéenne génère un marché discographique conséquent. Une manne que Chris Blackwell va développer grâce au label Trojan.

Associé en 1968 avec Beat And Commercial (B&C Records), la société de distribution de Lee Gophtal, Island conforte un conglomerat dont Trojan devient la vitrine. L'enseigne propage alors les signatures de Lee Perry, Joe Gibbs et Duke Reid. Le terme Trojan provient ainsi du nom de la discomobile de ce dernier. À l'instar de l'écurie américaine Tamla Motown, les voix forgent l'esprit maison. C'est le cas des Maytals (photo ci-contre) ou de Dandy Livingstone qui sortent deux morceaux phares : « Monkey Man » et « Rudy, A Message To You ». Premier succès du label en 1969, « Red Red Wine » de Neil Diamond par Tony Tribe met les dancefloors au diapason. Le tempo est syncopé. Et la mélodie est imparable. Suivent des dizaines de 45 tours estampillés early reggae parmi lesquels « Long Shot Kick The Bucket » par les Pioneers, l'impeccable « Return Of Django » des Upsetters ou bien encore « Israelites » de Desmond Dekker And The Aces. Sorti deux ans auparavant chez Pyramid Records, ce thème à la scansion irrésistible est d'abord calibré pour les États-Unis, avant d'être numéro un au Royaume-Uni. La stratégie commerciale paie : c'est la première fois qu'un titre reggae occupe une telle place dans les charts britons (1).

Top Of The Pop

Deux mouvements locaux s'entichent rapidement des productions Trojan. Les Mods mâtinent ainsi le jazz ou le rythm and blues de ska. Vivement conseillés, les deux volumes de « Sounds & Pressure » ou le récent best of « Copasetic ! » confirment la passion de ces jeunes pour le skank originel. Mais ce sont surtout les skinheads qui popularisent les prémices du reggae.

Issus des hard mods, ceux-ci collectionnent les tubes chaloupés. À mille lieues des bas de plafond racistes qui récupéreront l'imagerie ambiante une dizaine d'années plus tard, cet auditoire symbolise d'abord une subculture ouvrière. Fin observateur de la vie britannique, Don Letts apporte quelques précisions quant à cette tribu : « Parmi les skinheads des années 60, beaucoup ont grandi dans un environnement multiculturel. Ils se sont reconnus dans la musique de Trojan qu'ils ont adoptée comme si c'était la leur. Du coup la culture noire a eu une influence déterminante sur certains éléments de leurs codes vestimentaires, comme les costumes de style antillais (...) Paul Simonon (le futur bassiste des Clash, Ndlr) en est l'un des meilleurs exemples... » Apparu à la fin des 60's, ce public prise les compilations Tighten Up et les singles étiquetés Boss.

Au printemps 1971, l'humoristique « Double Barrel » de Dave et Ansell Collins caracole en tête des ventes. Simple mais efficace, le « heavy heavy monster sound » cher au duo (un slogan qui sera récupéré plus tard par Madness) est amplifié l'été suivant avec « Monkey Spanner », qui est joué à Top Of The Pop, l'émission télé de la BBC. Séparé formellement de Lee Gophtal depuis 1968 afin d'explorer les arcanes du rock, Chris Blackwell assimile toutefois l'expérience reggae en réalisant deux albums à l'international : « Catch A Fire » des Wailers et la bande originale du film The Harder They Come, avec Jimmy Cliff. De son côté, Trojan développe la carrière solo de John Holt. Chanteur au sein du trio vocal The Paragons, il offre en 1973 une première compilation mainstream : « 1000 Volts Of Holt » ; parmi les titres revisités « Morning Of My Life » des Bee Gees ou « Help Me Make It Through The Night » de Kris Kristofferson. Autre interprète populaire, Ken Boothe s'affiche en pole position du hit-parade anglais en 1974 avec Everything I Own », une reprise du groupe Bread. Cette plage sera paradoxalement le chant du cygne du label au casque qui fermera ses portes quelques mois plus tard, suite à de sombres problèmes de gestion. Gregory Isaacs ou Dennis Brown figurent parmi les derniers talents détectés. Désormais diffusée par BMG, la production Trojan est régulièrement rééditée, souvent à bon prix.

(1) www.officialcharts.com

(2) Don Letts - Culture Clash (Rivages Rouge)



Dj Koze / Knock Knock (2Lps/Cd/Digital)

Le nouveau Dj Koze sort début mai. Le trublion haut en couleur de la techno germanique sort « Knock Knock », son cinquième long format, qui fait appel à un nombre impressionnant de featurings. Son précédent album, « Amygdala », en faisait autant mais avec des intervenants issus de son cercle d'intimes comme Matthew Dear ou Sascha Funke. Sur « Knock Knock », Stefan Kozalla invite des gens aux sensibilités a priori éloignées comme Speech (d'Arrested Development), José Gonzaléz, Eddie Fummler ou encore la singulière Roisin Murphy (ex-Moloko). Le plus surprenant étant la présence d'un sample de Bon Iver, sur le titre « Bonfire ». Seize titres qui vont forcément brouiller les pistes des férus du Koze. Cela dit le premier maxi, « Seeing Aliens », présent aussi sur l'album reste un moment techno marquant de 2018. Et rappelons que Koze a signé l'une des Dj Kicks parmi les plus excitantes et réussies de la série. Sacré bonhomme ! (Dj Barney from Vernon)

V.A. / Deutsche Elektronische Musik 3 (3XLP/Cd/Digital)

Affublée du surnom de krautrock (soit le rock choucroute), la scène musicale allemande des années 70 est révélatrice d'un pays tourmenté, divisé par le sinistre rideau de fer. Proche du cinéaste Werner Herzog ou du plasticien Joseph Beuys, une génération souvent engagée à gauche explore alors une troisième voie, foncièrement différente des révolutions sonores entreprises à Londres ou San Francisco. Edité chez Soul Jazz, le nouveau volume de la compilation « Deutsche Elektronische Musik » décrit cette alternative. Klaus Weiss et son épique « Wide Open Space Motion » ou Roedelius et le très zen « Lustwandel » s'inscrivent dans le sillage de Kraftwerk. Si la musique électronique reste une référence, elle est souvent assimilée à d'autres registres. Un mix prôné par les rockeurs de Neu ! via l'expéditif « Neuschnee ». Ou bien encore par La Düsseldorf, dont le contagieux « White Overalls » exercera une emprise forte sur des groupes comme Public Image Limited ou The Teardrop Explodes. Reste une fascination pour les musiques du monde. Un attrait évident avec Bröselmaschine et son « Schmetterling » truffé de sitar. Ou avec Between dont le surprenant et très réussi « And The Waters Opened » télescope boucles expressionnistes et tambours sabar. (Vincent Caffiaux)

The Herbaliser / Bring Out The Sound (Lp/Cd/Digital)

Vingt-cinq ans d'âge pour le duo The Herbaliser. Durant toutes ces années, Ollie Teeba et Jake Wherry ont offert une production hip-hop soignée, fortement inspirée des canons du jazz et bien évidemment de toutes sortes de bidouilles électroniques que permettent les machines. Longtemps associé au label Ninja Tune avant une escapade chez K7, The Herbaliser livre son nouvel Lp chez BBE. La texture est très soul et aucun sample n'a été utilisé sur « Bring Out The Sound ». Les instrumentaux sont très funk 70's, avec des incursions dans les univers du brass band et du reggae (« Like Shaft » avec Rodney P et 28luchi). L'album possède aussi des pépites pop comme « Seize The Day » avec Just Jack ou « Over & Over » avec la délicieuse Stac. Si la fan base ne sera pas déçue, c'est parce qu'on y trouve toujours cet abstract hip-hop comme marque de fabrique. Mais jamais un album de The Herbaliser n'a sonné aussi vintage. Et c'est réussi. (Dj Barney from Vernon)

Lee « Scratch » Perry + Subatomic Sound System / Super Ape Returns to Conquer (Lp/Cd/Digital)

Producteur particulièrement prolifique, Lee « Scratch » Perry enregistrait il y a quarante-deux ans « Super Ape » au sein de son antre jamaïcain, le Black Ark studio. Ponctué d'interventions des Heptones, de Prince Jazzbo ou bien encore de The Full Experience, ce disque des Upsetters consacrait alors le génie du musicien reggae. Epaulé par le Subatomic Sound System, Scratch offre aujourd'hui une relecture complète de cet enregistrement novateur. Fidèle aux riddims originaux, le collectif new-yorkais fait toutefois évoluer les compositions grâce à des arrangements soignés. Imprégnés de réverbération (la marque de fabrique de Lee Perry, avec les mixes lo-fi, un souffle antédiluvien et les boîtes à meuh...), les arrangements du designer sonore Emch font mouche. Absents de l'album original mais enregistrés quelques mois plus tard par Max Romeo, des titres comme « War Ina Babylon » et « Chase the Devil » gagnent en force, grâce au timbre syncopé de Screechy Dan. Et la regrettable Ari Up des Slits signe ici sa dernière prestation avec l'épatant « Underground Roots », enchevêtrement de contretemps lysergiques et sommet de l'album. (Vincent Caffiaux)

Abdul & The Gang / Chibani (Lp/Cd/Digital)

Les membres de ce gang n'en sont pas à leur coup d'essai. On a pu les croiser dans diverses formations scéniques comme Blitz The Ambassador, Balaphonics, Inti ou encore le Bim Bam Orchestra. Le concept de ce projet fait directement référence aux illustres Kool & The Gang. Mené au chant lead par le charismatique Abdul, originaire d'un petit village du Maroc, il prône un humanisme et une joie de vivre, notamment dans leurs textes. Ce big band de neuf musiciens a réussi une belle fusion, empruntant à l'afrobeat, au funk autant qu'aux rythmes traditionnels du Maghreb et à la musique gnawa. On assiste ici à l'éclosion d'un genre baptisé gnawa funk. Avec ce premier album Abdul & The Gang est parvenu à retranscrire sur bandes l'énergie qu'on leur connaît sur scène. Les morceaux chantés en arabe sont ponctués par de nombreuses interventions en français... Les compositions sont inédites, inondées de riffs de cuivres... Une belle découverte certifiée fat par Star Wax. (Dj Ness)

Amrint Keen / Ak Ok (Ep/Digital)

Voilà un maxi qui ne manque pas de punch. Derrière Amrint Keen se cache Martin Enke, plus connu sous le pseudo Lake People. Le jeune berlinois est réputé pour son electro rugueuse, sans concession. Sur ce vinyle figure trois titres : « Believe » et « Natural Homeostasis », ponctués de breakbeats dark et nappés. Et « Dancing In The Parking Lot » dont les 6'47 d'acid tek sont dignes du meilleur Detroit, de Der Zyklus et de Drexciya. Montez le son, boostez les basses... ça va taper fort au Berghain ! La pochette arbore deux doggies latexés... waouff ! (Dj Barney)

Brice Miclet / Sample ! Aux Origines Du Son Hip-Hop (Livre)

À moins de végéter depuis des lustres sur une île déserte, impossible d'ignorer l'impact du sampling sur la musique moderne. Indissociable du hip-hop, cette technique de collage est analysée par le journaliste Brice Miclet. Particulièrement éclairante, l'introduction puise aux fondements du genre avec Dj Kool Herc, inventeur du merry-go-round (merci James Brown) et plus généralement du breakbeat. Liées à l'apparition des boîtes à rythmes, les méthodes d'échantillonnage sont soigneusement décrites. Tout comme les différentes générations de samplers. Toutefois l'intérêt principal du livre réside dans la sélection discographique, soit une centaine de morceaux rap et autant de samples. L'auteur rappelle ainsi que le légendaire « Planet Rock » d'Afrika Bambaataa ne repose pas sur un extrait littéral du « Trans-Europe Express » de Kraftwerk, mais bien sur une adaptation d'Arthur Baker. Et pourquoi « Buffalo Gals » de Malcom McLaren reste un puzzle sonore tristement formaté. Cas d'école, « Funky Drummer » de papa James est évoqué par le biais de Public Enemy, grâce aux travaux révolutionnaires de la Bomb Squad. Alors que l'imparable « Walk On The Wild Side » de Lou Reed renvoie A Tribe Called Quest à l'épineuse question du droit d'auteur... Si la scène rap hexagonale occupe la portion congrue, les anecdotes sont souvent touchantes. C'est le cas de ce prélude de Chopin recyclé maladroitement par NTM. Enfin la palme de la singularité est décernée à Jedi Mind Tricks qui transpose la Nordiste Edita Piekha, compositrice méconnue sous nos cieux mais égypte du bloc de l'Est. Prévert aurait adoré... (V.C.)

THEY MUST BE CRAZY

Present
"Mother Nature"



CD & Digital

A 13 musicians afrobeat big band from Lisbon, influenced by the one and only Fela Kuti and by modern afrobeat like Akoya or Antibalas, with some latin sounds.





Floyd Lavine

Top 5 nouveautés

- Re.you & Floyd Lavine "Humanity"
- Re.you & Floyd Lavine "Seamless"
- Oumou Sangare "Djoukourou" Auntie Flo Remix
- Hyenah "You Made me Who I Am"
- Ron Trent & Manoo "The Sound"

Top 5 oldies

- House Of House "Rushing To Paradise"
- Kenny Larkin "Keys, Strings, Tambourines"
- Carl Craig "Sandstorms"
- Hugh Masekela "Stimela"
- Sho Madjozi & PS DJZ "Dumi Hi Phone"

Top 3 labels

Rise Music, Mule Musiq et Rush Hour

Ta première approche du djing

J'avais 16 ans, c'était pour des amis. C'était nul mais j'ai eu tellement de plaisir

Ton club-bar préféré au Cap

True Music Pop-Up Club, un lieu intime d'une contenance de 200 personnes

Top 3 hastags

#floydontherave #floydpleasebehave #shangaanwarrior

Ton club préféré à Berlin

Le Watergate est mon spot. J'y suis résident et j'aime bien ceux qui tiennent le club

Ta console de mixage préférée

Allen & Heath

Un verre de

Rhum

Ton Mc préféré

Sho Madjozi

Ton beatmaker favori

Pharrell Williams et Carl Craig

Si tu n'étais pas Dj, tu serais

Footballeur. Sinon peut-être danseur



Dj Carie

Top 5 nouveautés

- Yussef Kamaal "Black Focus"
- Sam Binga x Rider Shafique "Champion"
- V.A. "Levanta Poeira" compilé par Tahirah iZem "Haffa"
- Dj Lycos "Sonhos e Pesadelos"

Top 5 oldies

- Dom Um Romão "Hotmosphere"
- Hyldon "Na Rua, Na Chuva, Na Fazenda"
- Jamiroquai "Travelling Without Moving"
- Patrice Rushen "Straight From The Heart"
- Marc Moulin "Sam" Suffy

Ta première approche du Djing

L'année de mes 18 ans, en free party avec des potes

Top 3 labels

Critical, Wonderwheel, MCDE

Une paire de

Chaussettes, platines, lunettes, seins, couilles

Ton spot favori à Lisbonne

Jardim Do Toret

7 ou 12 inch

12 inch

Ton festival favori

Nuits Sonores

Digital ou vinyle

Les deux

Ton discaire préféré

Peekaboo Records à Lisbonne. Et Goodka à Grenoble mais il a fermé

Ecoutes-tu la radio

<http://radiomeuh.radio.fr> et <https://oxigenio.fm>

Si tu n'étais pas Dj, tu serais

Ce que je suis, un professeur de français mélomane



Breitlitz aka BRTZ

Top 5 nouveautés

- Gemini Voice Archive "Framau's Plains" (Slam Remix)
- Michal Jablonski "Wrath"
- Jokasti & Nek "Ektroma"
- Ghost in the Machine "The Holy Grill"
- Judas "Anathema II"

Top 5 oldies

- Jeff Mills "The Bells"
- Ben Klock "Subzero"
- Laurent Garnier "Crispy Bacon"
- FKY "Track A1" [RPS 13]
- Crystal Distortion "Network 23-13"

Premier disque vinyle acheté

"Sticky Fingers" des Rolling Stones et "Incubation" par Function

Une paire de

Sneakers, toujours !

Un verre de

Vodka Club Mate

Le vinyle en 3 mots

Beau, lourd et pépète

Techno ou ambient

Les deux ! Ça dépend du mood et du nombre d'heures de fête

Trois artistes féminins à connaître absolument

P.I.L.A.R., Yuki et Chloé

La scène techno française en 3 mots

Dense, intense et internationale

Ton discaire préféré

Techno Import

Sans musique, la vie serait

Sacrément triste ! Déprimante et animale

Si tu n'étais pas Dj, tu serais

Pilote

XONE:PX5



L'alliance parfaite entre l'analogique et le numérique.

Alliant le son analogique légendaire des Xone à une connectivité numérique de pointe, la Xone:PX5 insufflé une nouvelle dynamique à vos compositions électro.

Le moteur d'effet intégré de cette console d'exception met entre vos mains une panoplie impressionnante d'effets professionnels axés sur la performance live, que vous pouvez modeler et assigner simplement, selon vos désirs.



ALLEN & HEATH®

Marque distribuée par ALGAM

Nouvelle série Planar, le retour d'une icône

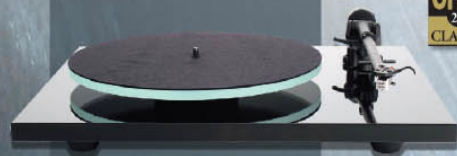
Rega fut créé en 1973 par Roy Gandy. Ingénieur chez Ford, mélomane et guitariste à ses heures, Roy trouvait que les platines disponibles n'étaient pas assez performantes et pensait qu'il pouvait faire mieux lui-même. L'histoire lui donnera raison.

A ce jour, REGA compte plus de 100 salariés, est en pleine forme et exporte dans 45 pays. Et Roy joue toujours de la guitare.

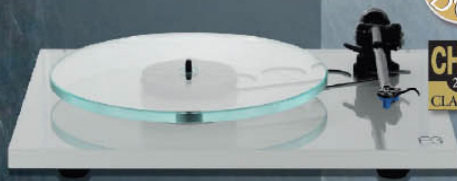
P 1



P 2



P 3



P 6



Handmade in England



Since 1973